

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

**JOYEUX
NOËL!**
Ouvert le 26
à compter de 13h
4380 St-Denis, MtL, Qc H2J 2L1 (514) 844-2587

Montréal, samedi 21 décembre 1991

ÉMILE NELLIGAN

L'écho d'un naufrage

Odile Tremblay

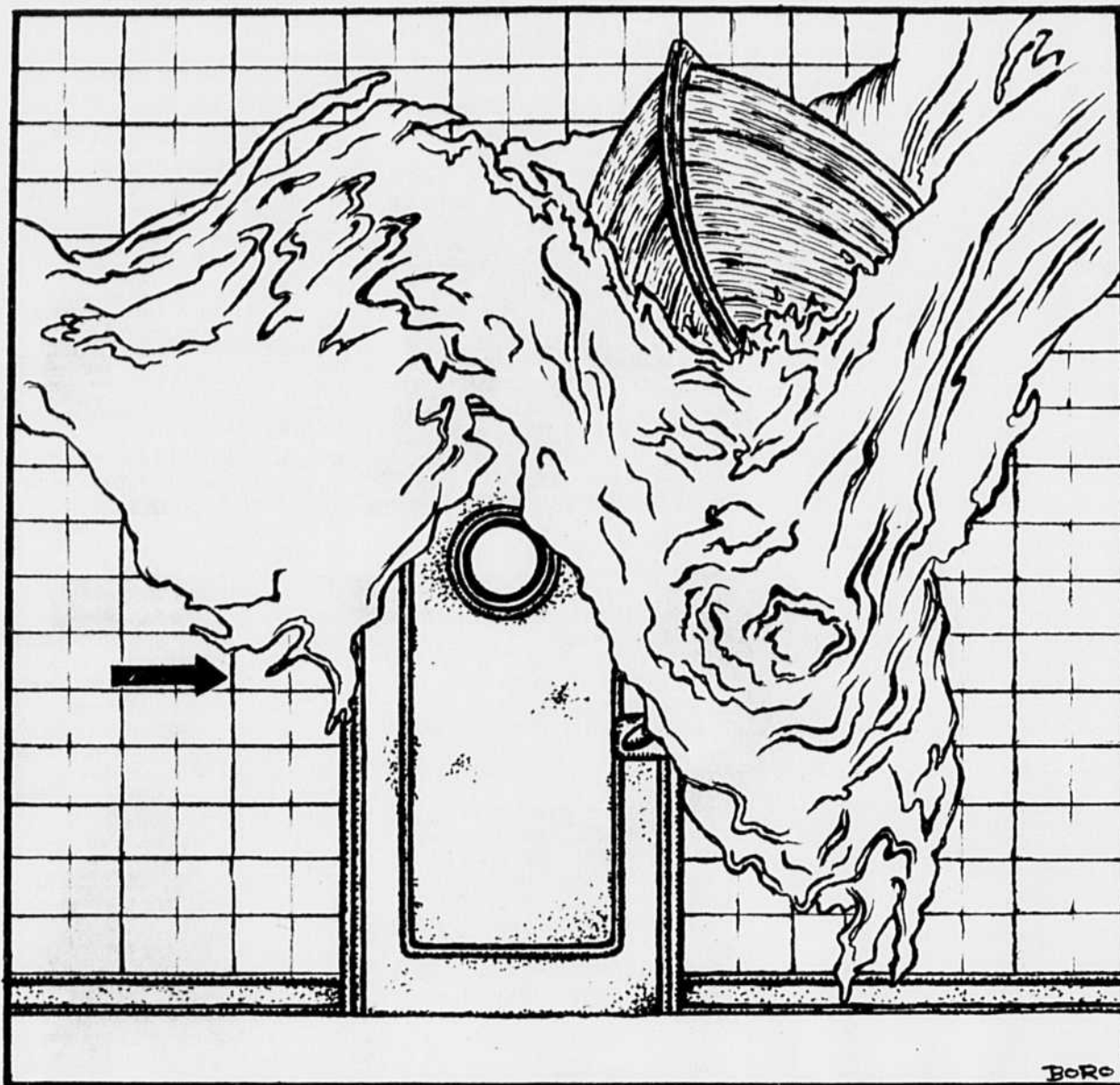
L'AUTRE MATIN, à bord de l'autobus 80, j'étais plongée dans la lecture de *Nelligan amoureux*, de Pierre H. Lemieux, quand un inconnu est venu m'entretenir d'étrange façon. Il avait en sa possession, m'assurait-il, des carnets de Nelligan donnés par le poète à sa mère internée avec lui à Saint-Jean-de-Dieu. J'ai parlementé avec l'inconnu, insistant pour jeter ne serait-ce qu'un coup d'oeil à ces reliques. Des carnets du célèbre interné avaient disparu. Ceux-là, peut-être...

Mais mon vis-à-vis s'est mis à dérailler en douceur, fuyant mes questions comme autant de pièges, évoquant la démence et la poésie du disparu avec l'affection, la pénétration, la familiarité d'un vieux compagnon d'armes. « La prochaine fois que nous nous rencontrerons par hasard, j'aurai ce que vous voulez dans mon sac », me jeta-t-il finalement comme un secret. Et à travers ses propos envolés, on aurait dit que Nelligan vivait encore parmi nous.

Cinquante ans après sa mort, qui dissipera le brouillard du mystère Émile Nelligan ? Ses exégètes creusent, questionnent, interprètent et, à défaut de savoir, font parler ses oeuvres comme des boules de cristal. Dans sa récente étude, au demeurant fort intéressante, Pierre H. Lemieux croit trouver les clés de l'univers du poète dans ses amours. D'autres remettent en question le verdict médical qui le mit à l'ombre durant 42 ans. *Nelligan n'était pas fou* !, assure Bernard Courteau dans un texte dont on peut interroger la rigueur.

On cause. On cause. Tant la matière est ténue.

Plusieurs des carnets que, du fond de son asile, Nelligan noircit de ses vieux poèmes et de ceux de ses maîtres, sont envolés. Les 3/4 de ses oeuvres demeurent non datées, et combien de ses manuscrits ont disparu sans laisser l'empreinte noire de sa belle écriture cursive ? Louis Dantin,



le premier biographe du grand Émile, affirmait qu'il y avait encore des miettes à glaner à son gâteau posthume, des propos repris par Luc Lacourcière, son second exégète. Où sont passés les poèmes *Tristia*, *Carl Vohnder est mourant*, *Fantômes*, *La*

danse des Gypsies dont on a conservé le titre mais non la trace ?

Louis Dantin reconnaît avoir mis de côté certains textes de Nelligan qui lui parurent indignes de l'adolescent de génie. Ou trop obscènes. Que sont devenues ces ébauches et ces

privautés ? Allez savoir... À ce jour, on n'a rescapé que 170 poèmes du naufrage, tous conçus entre 1896 et 1899 par un inspiré qui n'avait pas 20 ans. Composera-t-il plus tard des inédits d'asile ? Des rumeurs circulent...

Mais le fantôme du poète hante toujours la ville. On peut sentir son souffle au Carré Saint-Louis où l'ami des muses allait méditer par grand vent; il habite les tours du Château de Ramezay qui virent un Émile transfiguré réciter son admirable *Romance du vin* devant ses confrères, éblouis, de l'École littéraire de Montréal; il flotte dans la Basilique Notre-Dame qui a clos ses portes sur le jeune homme enfermé toute la nuit pour s'empêcher jusqu'à l'hallucination du bleu de ses vitraux. Et le pèlerinage serait-il complet sans une longue escale en un Saint-Jean-de-Dieu rebaptisé mais toujours sinistre où le matricule 188136, contre des friandises parfois ou quelques sous, tel un ours au zoo devant qui des classes d'écoliers défilaient, récitait docilement ses propres poèmes ou ceux de Victor Hugo, de Musset, de Lamartine, tous tirés des tréfonds de sa mémoire prodigieuse ?

L'image est insoutenable, comme le fut le destin du poète foudroyé, lui que sa mère tant aimée, tant célébrée, ne devait visiter qu'une seule fois dans sa retraite, abandonnant le reclus au grand froid intérieur de sa tragédie muette, à peine soigné, enterré.

Fou ? Pas fou, Nelligan ? Son neveu, Gilles Corbeil, est persuadé qu'il a choisi délibérément de « sombrer dans l'abîme du rêve », en autant que le choix de la schizophrénie soit vraiment possible. « Je mourrai fou, comme Baudelaire », avait-il prédit à ses amis. Une chose est certaine, les veilles, l'alcool, la surchauffe créatrice l'ont aspiré dans le tourbillon d'un cycle hallucinatoire et visionnaire : le jour d'août 1899 quand, à la demande de son père qui ne le revit jamais, Émile a mis les pieds à l'Asile Saint-Benoît, il est mort au monde 42 ans avant son décès effectif, livrant, de son vivant, une oeuvre posthume. Et sa voix s'est cassée. « Laissez-le s'en aller : c'est un rêveur qui passe », implorait-il autrefois dans sa poésie ardente.

Voir page D-4 : Nelligan

Le jugement dernier

CITATIONS & JUGEMENTS

Personnages et lieux célèbres évoqués par les grands auteurs
Dictionnaire Robert
1313 pages, 1991

Robert Lévesque

LES AMATEURS de citations, friands d'éloges ou d'insultes célèbres, de bons mots ou de grandes phrases, ceux qui cherchent du renfort pour faire l'apologie ou le massacre d'un auteur ou d'une ville, d'un peintre ou d'un paysage, seront servis à souhait en feuilletant les 1313 pages du dictionnaire « Citations & Jugements », la nouveauté de la maison des dictionnaires Robert.

On connaissait les dictionnaires de citations habituels où les sujets, sentiments, métiers, notions, faisaient l'objet d'une multitude de commentaires d'auteurs, citations en tous genres comme pour « lâcheté » par exemple : « Peu de gens ont le courage d'être lâches devant témoins » — Théophile Gautier dans *Le Capitaine Fracasse*...

La nouveauté de la maison Robert est d'étendre maintenant la pratique des citations d'auteurs aux personnes, aux noms propres, et d'entrer dans l'univers trouble et parfois terrifiant des « jugements ». Certains sont justes, d'autres injustes; les batailles sont ouvertes... étant donné, bien sûr, qu'un jugement juste pour l'un est peut-être injuste pour l'autre.

Voici, pigées au hasard, quelques exemples de jugements pas piqués des vers : Jean Renoir était « un assez mauvais metteur en scène » — dit Jean Dutourd. Là, tout le monde s'entend pour crier à l'injustice, comme dans ce cas suivant d'ailleurs, malgré la qualité du signataire : « Montpellier est une des plus laides villes que je connaisse » — Stendhal!

Regardons chez nous : en sus du Canada français et du Canada anglais, le romancier Paul Morand qui vint dans les parages en décelait un autre, « plus grand et plus moderne, troisième du nom, le Canada américain ». C'est assez juste, non ?

Un jugement sur Jean-Paul Sartre ? Une « satanée petite saloperie gavée de merde » — Louis-Ferdinand Céline, en 1948. Céline, c'est Céline!

Que pensait Umberto Eco du *Procès de Kafka* ? « Ce petit ouvrage n'est pas mauvais. Genre policier, avec des moments à la Hitchcock : par exemple le meurtre de la fin, qui aura son public ». Dégueulasse, là, non ?

« C'est un lieu commun de considérer *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez comme un chef-d'oeuvre. Cela me paraît ridicule. Il s'agit du roman d'un décorateur ou d'un costumier » — Pier Paolo Pasolini. Là, y'aura des batailles, mais moi je suis pour Pasolini... en cette matière.

« Il est grave que l'on prenne Sacha Guitry pour Molière, mais ce qui est encore plus grave, c'est que ses contemporains prenaient Molière pour Sacha Guitry » — Jean Cocteau. Adorable et brillant Cocteau!

Au sujet de Céline : « Menteur, mythomane, peut-être fou, cela le disposait à la littérature » — Jacques Ferron. Soulignons la présence d'un auteur québécois dans la liste, avec cette belle observation... qui n'est pas si anti-Céline qu'il pourrait y paraître.

De Gabriele D'Annunzio : « Triste écrivain et méprisable individu. Mussolini et lui, c'est Polichinelle et Arlequin » — Paul Claudel. Bravo.

Des Beatles : « *I Want to Hold your Hand*, on peut comprendre; *Let it Be*, on peut comprendre aussi. Et presque tout ce qui est entre les deux est en dessous, enseveli sous des monceaux d'immondices, d'immondices instrumentales » — Glenn Gould. Waow!

Au sujet d'Oscar Wilde, deux citations pour conclure sur l'étrangeté de ce dictionnaire qui secoue. La première est courte et fort injuste, la seconde est remarquable : « Oscar Wilde ? Facile » — Eugène Ionesco. «... il était grand, gras et blême, une masse d'une sensibilité anormale, une figure d'homme obèse et nocturne touchée par la lueur divine de la poésie » — Pierre Mac Orlan.

A vous de jouer.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Le dernier des symbolistes

Francine Bordeleau

AVEC LA MORT d'André Pieyre de Mandiargues, le 13 décembre dernier — un vendredi 13, comme n'auraient sûrement pas manqué de le souligner ses amis surréalistes —, c'est une grande époque de la littérature française qui prend fin.

L'écrivain est né à Paris le 14 mars 1909, sous le signe des Poissons, signe que l'astrologie associe au Rêve. Mandiargues devait être sensible à ce genre de symboles car ne lit-on pas dans *Marbre*, publié en 1953, que le menton de son héros Ferréol Buq « n'est qu'ébauché, comme il se voit assez souvent chez ceux qui sont nés sous le signe des Poissons » ?

Un peu comme ces écrivains qui lui ressemblent, Michel Leiris, Francis Ponge ou le Henri Michaux d'*Ecuador* et de *Voyage en grande Garabagne* à qui il a consacré un essai (*Aimer Michaux*, 1983), Mandiargues était devenu ici une sorte de monument littéraire dont l'oeuvre, faute d'avoir été vraiment lue, demeure méconnue.

S'il fut associé au surréalisme, un mouvement avec lequel il s'est toujours senti des affinités spirituelles, Mandiargues se définissait plutôt, au départ, comme un héritier des Romantiques allemands et des écrivains libertins du XVIIIe siècle. Et il est vrai que ses ors, ses fastes, ses grands symboles, son Merveilleux, son érotisme exaltant le corps féminin et la beauté ont pu être, après 1960, quelque peu réhabilités.

Cet écrivain extraordinairement prolifique, dont l'oeuvre se divise en poèmes (12 recueils), récits, romans, essais sur l'art et la littérature, nouvelles (*Mascarets*, 1971; *Sous la lame*, 1976), théâtre et même traductions (d'Octavio Paz, de Yeats, du théâtre de Mishima) remportera tout de même, en 1967, le prix Goncourt pour *La Marge*. Comme dans le cas de Marguerite Duras qui reçut le prix en principe pour *L'Amant*, ce Goncourt consacre l'ensemble d'une oeuvre importante mais peu populaire plutôt qu'un roman seul.

Si certains écrivains sont d'abord et avant tout des conteurs d'histoires, Mandiargues, tout au long d'une oeuvre qui traverse le siècle, se veut surtout un « créateur de climats ». Son écriture baroque, que n'est pas sans rappeler, parfois, celle du « jeune » et excessif Patrick Grainville, renouvelle, dès le tout début, le fantastique. Sous la plume de Mandiargues, le fantastique se mêle en effet étroitement au quotidien, se mêle d'érotisme. Avec des clins d'oeil à Edgar Allan Poe, comme en témoigne cette citation tirée de la nouvelle *Metzengerstein* en exergue de *La motocyclette* (roman adapté au cinéma), ou à *Etes-vous fous* ? de René Crevel. Il s'agit peut-être, dans le cas de Crevel, d'un hasard, mais *Marbre*, un roman fantastique, loufoque et satirique, est d'évidence proche parent d'*Etes-vous fous* ?

C'est toutefois par la poésie, en 1943, qu'André Pieyre de Mandiargues aborde son état d'écrivain. Dans les années sordides, un recueil de poèmes en prose, est inspiré par la guerre; Mandiargues ne reviendra qu'une seule fois au poème en prose, avec *Astyanax*, publié en 1956. Ses autres recueils, plus « classiques », révèlent les obsessions de l'écri-

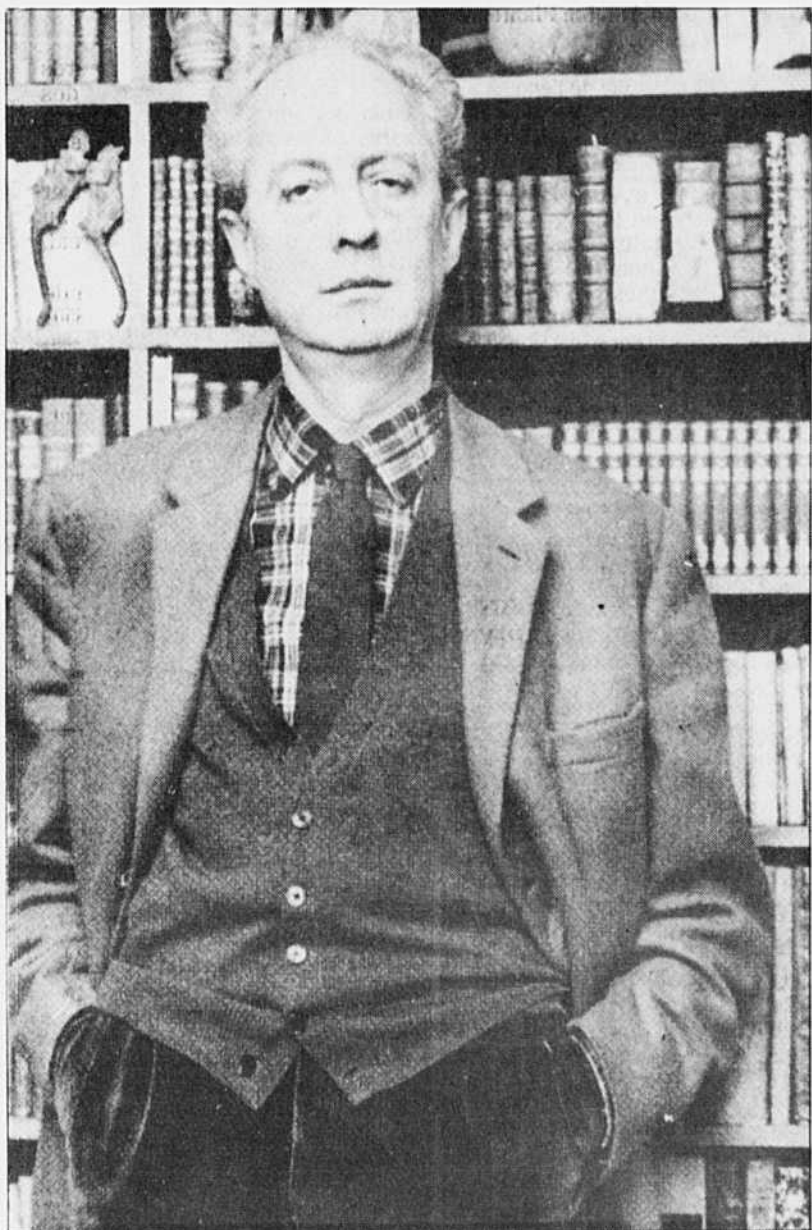
vain : l'amour, la mort, le jeu constant — et éternel — entre les deux.

Fou d'archéologie, Mandiargues s'intéresse très tôt à la civilisation étrusque, visite l'Europe et l'Orient méditerranéen. Passionné aussi très tôt d'art ancien et moderne, l'écrivain signe des essais sur Leonor Fini, Max Ernst, Chagall, Bona, Arcimboldo, ces peintres qu'il admire entre tous et qui fondent son esthétique. Plusieurs de ces textes sont regroupés dans trois *Belvédère* (1958, 1962 et 1971).

En 1947, Mandiargues rencontre André Breton. Déjà le Rêve et le Merveilleux sont des thèmes qui ne quitteront jamais son oeuvre, et sa rencontre avec celui qui écrivait dans le premier *Manifeste du surréalisme*, dès 1924, que « le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a que le merveilleux qui soit beau », ne pourra qu'être fructueuse. Sans faire acte d'allégeance, Mandiargues participe aux activités du groupe surréaliste.

Il est désormais associé au clan. Mais l'oeuvre de Mandiargues, qui a abordé tous les genres, est plutôt de l'ordre de l'insolite et, finalement, de l'étrange. Il publiera en 1987 un dernier roman, *Tout disparaîtra*, sorte d'allégorie de l'impuissance et de la vieillesse.

Mais au lieu de ce roman qui est un peu comme un chant du cygne, on retiendra plutôt, de l'oeuvre d'André Pieyre de Mandiargues, les premiers livres. Sans faire de Mandiargues l'un des plus grands écrivains de son temps, ils auront réussi à inscrire la marque tout à fait singulière de celui qu'on pourra définir comme le dernier des symbolistes.



André Pieyre de Mandiargues



PRIX DE POÉSIE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Madeleine Gagnon
**CHANT POUR UN
QUÉBEC LOINTAIN**

Un livre dense qui s'écrit entre
la mémoire et l'histoire, la
pensée et la musique, dans
cette patrie lointaine qu'est la
poésie vive.

103 pages — 14,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

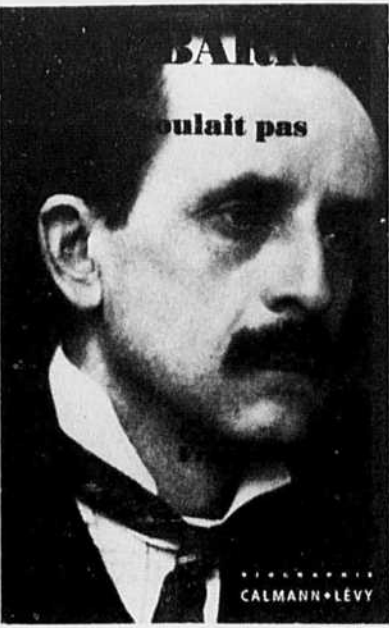
le plaisir des
Livres

Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

ON CONNAÎT de l'Angleterre de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e — royalement parlant ça va de la vieille Victoria au jeune George VI, avec le passage d'Édouard VII qui ne règne que 10 ans mais donne son nom à l'époque — deux dramaturges : Oscar Wilde qui meurt en 1900, George Bernard Shaw qui triomphe avec *Pygmalion* en 1914. On connaît beaucoup moins James Matthew Barrie, le plus « édouardien » qui soit, qui a pris ombrage des autres une fois au cimetière...

Et pourtant, quel personnage ! Barrie ne rencontra jamais l'esthète Wilde, il fut snobé par le suffisant Shaw, mais cet Écossais de Londres fut l'une des plus étonnantes personnalités de la galerie anglaise du théâtre au début du siècle ; il était joué dans tous les théâtres et plusieurs à la fois, du Haymarket au *Duke of York*, au Wyndham, faisant l'événement des saisons, étant fait baronnet à Buckingham Palace, mais sans cesse discret, pâle, un « grand enfant » aux yeux toujours cernés, jamais remis de la mort d'un épagneul, célibataire dans l'âme quoique marié, maniaque du cricket, un beau type de refoulé qui « vous parlait des fées comme s'il savait tout sur elles », et qui survit dans la postérité par un seul de ses personnages, le célèbre Peter Pan, cet enfant qui ne veut pas grandir, et

Le joueur de cricket



qui est sans l'ombre d'un doute son alter ego.
J.M. Barrie n'est pourtant pas que l'auteur de ce *Peter Pan*, qu'il a écrit pour le théâtre en 1904 et qui est devenu depuis l'enseigne d'un mythe de l'immaturité en même temps qu'un produit pour Broadway et grand écran. Barrie a laissé dix pièces, autant de romans, des essais, des articles, des souvenirs, un précis de cricket, une vie d'homme.
Voilà qu'après son biographe immédiat, Denis Mackail, qui écrivit *The Story of J.M.B.* en 1941, quatre ans après la mort du dramaturge, un romancier et journaliste d'aujourd'hui, François Rivière, scénariste de BD de surcroît, se penche sur le cas Barrie et propose

une biographie attentive, audacieuse en ce sens qu'elle brosse dignement le portrait d'un homosexuel anglais, un homme terriblement seul, heurté dans l'enfance par un chagrin trop affiché par sa mère à la mort de son frère aîné, portrait remarquable d'un homme singulier.

S'il a mis en scène des féeries, des histoires fabuleuses comme *The Admirable Crichton* où lors d'un naufrage sur une île déserte le valet d'un clan familial va devenir le maître de tous ces échoués démunis, J.M. Barrie a vécu la vie d'un étrange solitaire, formé à la lecture par sa mère qui n'aimait rien de mieux que réunir ses enfants (ils étaient neuf) pour leur lire des contes, des récits de voyage, mais dont le décès de son frère, noyé, mort dans l'éblouissement de l'adolescence, a pour toujours marqué. Pas seulement parce que sa mère, à ce moment-là, fit trop grande exclusion de lui dans son chagrin : parce que ce David mort jeune et beau va le happer sa vie durant vers un univers artificiel, enfantin, masculin, qui va donner Peter Pan.

J.M. Barrie, mari sans être amant, aimait de loin les jolies femmes. Il en maria une, actrice, qui était superbe. Mais « l'affaire » de sa vie c'est la rencontre de la famille Llewelyn-Davies, une famille bon chic bon genre, le père avocat, la mère une beauté, les cinq enfants de superbes bêtes (George, Peter, Michael le chéri entre tous, Nico et Jack). Ces cinq-là furent sa famille. C'est avec et pour eux, jouant dans Hyde Park, inventant des histoires féériques le long de la Serpentine, qu'il imaginera l'histoire de Peter Pan, qu'il vivra mille histoires. Il détestait les diners en ville, adorait les promenades au

parc. Il vouera un véritable amour à ces cinq garçons, en particulier à Michael, pleurant des jours lorsqu'il partait au collège, criant son nom, amour trop lourd pour certains des enfants Llewelyn-Davies, dérangeant pour Michael qui se suicidera à 18 ans.

Étrange champ de batailles secrètes et refoulées : les parents Llewelyn-Davies sont morts de cancer à un an de distance, le fils aîné est mort à la guerre 14-18, deux se sont suicidés, un est mort accidentellement, un seul a survécu au vieil homme, à ce dramaturge « au goût marqué pour la fuite et le sentiment » (comme on écrit de lui dans les dictionnaires de théâtre), J.M. Barrie, mort à 77 ans, alors que *Peter Pan* en était sans doute à sa trentième reprise londonienne...

Il est des biographies qui dépassent les faits et gestes. Celle de François Rivière sur J.M. Barrie est de celle-là. On entre au cœur d'un drame. Une mère énorme, un frère perdu, des femmes intouchées, des garçons aimés, une solitude.

Il y a quatre ans, au Haymarket, j'ai assisté à une représentation de *The Admirable Crichton* où Rex Harrison se tenait aux meubles tant il était affaibli. Il se dégageait de ce genre de théâtre dépassé une impression d'irréalité qui était le seul attrait demeuré vivace. On a oublié Barrie, on ne joue plus son théâtre en dehors de Londres, Peter Pan appartient à tout le monde et à Steven Spielberg... mais l'homme Barrie revit pour un temps grâce à François Rivière qui a su le regarder avec intelligence.

☆☆☆
J.M. Barrie, l'enfant qui ne voulait pas grandir, François Rivière, Calmann-Lévy.

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

Le romancier Dany Laferrière vient de remporter, pour *L'Odeur du café* (chez VLB), le prix Carbet de la Caraïbe, un prix littéraire important, doté d'une bourse de 6 000 \$. Le jury, présidé par l'écrivain Édouard Glissant, réunissait une dizaine d'écrivains de la francophonie, dont les Québécois Lise Gauvin et Maximilien Laroche. L'an dernier, Patrick Chamoiseau avait remporté ce prix qui distingue l'oeuvre de fiction ou de réflexion la plus remarquable dans le monde des Caraïbes et des Amériques.

La création à Liberté

Le thème du récent numéro de la revue *Liberté* ? Le travail de la création. Des textes de René Lapiere et Yvon Rivard, Marie-Andrée Lamontagne et François Hébert, Pierre Turgeon et Francine Gagnon et plusieurs autres. De Marie-Andrée Lamontagne à propose de Simenon on retient ceci : « Cette volonté de se ménager une intendance sans heurts pouvait n'être qu'égoïsme haïssable. J'y vois, quant à moi, le désir d'ordre, impérieux et métaphysique à la fois, à l'origine de la création artistique. Il peut prendre un aspect anodin

comme chez Simenon, mais signifier aussi une reconquête : du maelström que constituent l'enfance, les lectures, l'expérience, les échecs, la culture, les larmes et les doutes mêlés, il s'agit d'extirper les formes qui ordonneront le chaos ».

Dans l'article intitulé *Le prix de la langue la plus ampoulée*, Réjean Beaudoin s'en prend avec une violence inouïe aux romans de Louis Hamelin et Christian Mistrail. Exemple : « Ces facéties mériteraient-elles une analyse, si l'institution n'avait décidé de couronner de tels bougres ? Le simple bon sens devrait suffire à faire tourner charitablement la page quand on tombe sur une pareille mine d'inepties. Mais ce ne sont pas de quelconques plunitifs que ces deux oiseaux-là ».

Qu'est-ce qu'il leur reproche ? L'emploi, notamment, de métaphores. Il n'aime pas que Hamelin, par exemple, désigne une machine à écrire par *un pressoir à idée*. Il est bien probable que M. Beaudoin soit un janséniste de la langue. À preuve, il se réfère à Sartre. Comme cet auteur que trop d'orphelins des mots réclament comme « papa », Réjean Beaudoin estime que « la fonction de l'écrivain est d'appeler un chat un chat ». S'il

avait fallu que Joyce, Faulkner, Queneau, Vian et plusieurs autres appliquent cette règle au but concentrationnaire, la langue serait dans un état rachitique.

Salon de Francfort

S'il fallait que les éditeurs et les agents canadiens s'abstiennent d'aller au Salon de Francfort, il faudrait alors aller dans 47 villes, ce qui demanderait 7 ans de travail. En rassemblant les éditeurs dans un seul endroit, on réunit partiellement tous les hauts responsables, les décideurs », de dire Beverley Slopen de la société du même nom. Quels sont les marchés en voie de développement ? L'Asie et l'Europe de l'Est. Selon l'Association pour l'exportation du livre canadien, les ventes nettes de livres canadiens à l'étranger ont totalisé près de 200 millions \$ lors de l'exercice 1989-90, une chute d'au moins 10 % sur l'exercice antérieur.

Un prix à Jean-Guy Pilon

Commandité par les sociétés Alcan et Hydro-Québec, et doté d'une bourse de 10 000 \$, le Prix littéraire international de la Paix (P.E.N. Québec) a été attribué au poète

Jean-Guy Pilon, président de l'Académie canadienne-française, membre de la Société royale du Canada, officier de l'Ordre du Canada et chevalier de l'Ordre national du Québec. Né en 1930, Jean-Guy Pilon a écrit une quinzaine de recueils de poèmes et d'anthologies. Il fut le cofondateur de la revue *Liberté* en 1959.

Prix Champlain

Le Conseil de la vie française en Amérique invite tous les écrivains intéressés à participer à la 35^e édition du concours Prix Champlain doté d'une bourse de 1 500 \$. Ce prix a pour but « d'encourager la production littéraire chez les francophones vivant à l'extérieur du Québec et d'intéresser les Québécois à écrire sur des thèmes ayant trait aux francophones hors Québec, le concours littéraire du Prix Champlain est ouvert, cette année, aux oeuvres de création ». Tous les intéressés peuvent obtenir de plus amples informations en écrivant au Conseil de la vie française en Amérique, 56, rue Saint-Pierre, 1^e étage, Québec, G1K 4A1. Tél. : (418) 692-1150.

LA VITRINE DU LIVRE

PARIS/MOSCOU 1900-1930

Centre Pompidou & Gallimard
779 pages

En 1979, après *Paris-New York* et *Paris-Berlin*, le Centre Georges-Pompidou avait présenté le troisième volet d'un tryptique consacré aux relations, voire à l'impact qu'a eu l'art russe puis soviétique sur la vie culturelle parisienne entre 1900 et 1930. Ce que les éditions du Centre Pompidou, en association avec la maison Gallimard, nous proposent aujourd'hui ce n'est ni plus ni moins que la traduction livresque de cette vaste exposition. Pour montrer, pour illustrer l'importance de cette culture faite entre l'Oural et Moscou, les organisateurs de cette exposition avaient réuni pas moins de 2 500 oeuvres et documents que ce livre nous restitue. Entre nous, ce Paris-Moscou, ça ferait un chouette de cadeau.

QUESTIONS D'ÉTHIQUE

Collectif de journalistes
Québec/Amérique
144 pages

Dans la préface de cet ouvrage qui, en sous-titre, se demande *Jusqu'où peuvent aller les journalistes*, le président sortant de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, André Noël, écrit : « La plupart des grands médias ont des codes d'éthique en Amérique du Nord. Mais pas au Québec français ». Sur cette singularité, six journalistes se penchent. Six personnes donnent leur avis. De Jean-V. Dufresne, retenons ceci : « invoquer l'intérêt public ou le droit à l'information ne sous-trait pas le journaliste à l'obligation de respecter la loi dans l'exercice de son métier ».

1492: L'ANNÉE ADMIRABLE

Bernard Vincent
Aubier
225 pages

Décidément, l'année 1492 ne cesse pas d'inspirer les historiens. Après Jacques Attali, voici qu'un des meilleurs historiens d'aujourd'hui, Bernard Vincent, raconte les épisodes qui ont marqué cette année soit : la reddition, en janvier, de Grenade, dernier état musulman d'Espagne, l'expulsion des juifs en mars, la découverte de l'île de San Salvador par Christophe Colomb en octobre, la parution de la première grammaire en langue vernaculaire... Bref, en 1492 l'horizon du monde a changé.

LE DOUX MAL

Andrée Maillet
Typo
232 pages

Roman-théâtre, *Le doux mal* a été écrit par Andrée Maillet au cours des trois premiers mois de 1971.

Dans sa note aux lecteurs, cette écrivain confie : « ... j'eus donc le privilège de connaître la prison de la rue Parthenais et la chance d'y apercevoir Me Robert Lemieux, avocat et défenseur de quelques présumés séditeux... Il a servi de modèle, pour l'extérieur du moins, au personnage de Jean-François ». *Le doux mal*, c'est le Québec d'octobre 70.

TOUS LES MATINS DU MONDE

Pascal Quignard
Gallimard
135 pages

Pascal Quignard est un érudit. Il est à la fois un distingué latiniste, un musicologue averti et un écrivain élégant. Aujourd'hui, Quignard nous raconte l'histoire de M. de Saint-Colombe, violiste et compositeur du XVII^e siècle. Cela commence ainsi : « Au printemps de 1650, Madame de Sainte-Colombe mourut. Elle laissait deux filles âgées de deux et six ans. Monsieur de Saint-Colombe ne se consola pas de la mort de son épouse. Il l'aimait. C'est à cette occasion qu'il composa le *Tombeau des regrets* ». De ce roman, Alain Corneau en a d'ores et déjà fait un film qui a obtenu le prix Louis-Delluc.

L'ÉCHARPE D'IRIS

Daniel Guénette
Tryptique
300 pages

Daniel Guénette enseigne la littérature au CEGEP de Granby. *L'écharpe d'Iris* est son deuxième roman. Le premier ? *J. Desrapes*. *L'écharpe d'Iris*, nous dit-on, « est un roman familial, une éducation sentimentale tragico-comique, un roman de l'échec où un homme connaît le désarroi et la désillusion ». Page 145 : « Paul monte dans un wagon. Ça y est. Le grand départ. Il est la fenêtre. Elle marche, accompagne le train, court, devient toute petite. Paul a le cœur un peu gros. L'aventure l'attend ».

L'OBSCURITÉ DU DEHORS

Cormac McCarthy
Actes Sud
236 pages

L'obscurité du dehors, c'est le roman de l'inceste. C'est l'histoire d'un enfant né de l'inceste. Le père veut le « perdre » dans un fourré ? La mère, sa soeur, part à sa recherche. « Et dès lors, au cœur des paysages mythiques du Sud américain, dans le désespoir et la confrontation avec les autres personnages du roman, commence pour chacun une errance dont les épisodes s'organisent comme des hymnes majeurs ». *L'obscurité du dehors* est le troisième roman traduit en français de Cormac McCarthy né en 1933 à Providence, aux États-Unis.

— S.T.

Un tiercé anglais

LES GRANDS VINS DU MONDE

Une préface de Gérard Depardieu
500 illustrations couleurs

“Un hymne à la joie et aux cultes bachiques”
Elle Québec

352 pages
51,95\$

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

TRUFO MISTO

NOUS VOICI en Angleterre. En fait, Écosse oblige, nous voici en Grande-Bretagne. Dans quelle Grande-Bretagne ? Certainement pas celle des Lloyd's, du poodridge, du thé Earl Grey, de la reine « machin-chose », des matches de cricket et du collet monté. On est pas dans une Angleterre d'Épinal.

On est dans la Grande-Bretagne des pubs fréquentés par le genre des « mal-embouchés » et des poivrots qui habitent ces HLM sur les murs desquels suintent le désespoir, ce hiatus sentimental auquel la violence fait invariablement défaut. Bref, c'est l'Angleterre des murs de briques sales. Celle que décrit Ted Lewis dans *Le retour de Jack* aux éditions Rivages. Autant vous signaler illico que le réalisme de Ted Lewis, ça nous change, pour le mieux, de la mère P-D James et de ses histoires souvent abracadabrantes et parfois puériles.

À Edimbourg, ils disposent d'une sacrée écrivain. Elle s'appelle Anne Fine. Elle est une « sacrée » écrivain parce qu'elle a fabriqué une histoire si diabolique que, mine de rien, elle renvoie aux rayons de « bleuettes » les bêtises romanesques de Christie

Un bonheur mortel
Anne Fine

Agatha. L'histoire en question s'intitule *Un bonheur mortel*.

Puis il y a John Le Carré. En fait, ce que nous propose aujourd'hui cet écrivain immense n'est pas un roman, mais bien plus un long, un très long article sur « l'affaire Jeanmaire » qui fit le bonheur des journaux suisses pendant les années 70. *Une paix insoutenable* tel est le titre de cet article de 130 pages. Il satisfait d'avantage les amateurs d'histoire et de la « chose » politique que les amateurs du couple Le Carré/George Smiley.

Ça fait que... Ça fait que cette

semaine on a un tiercé. Eh ! Eh ! C'est pas compliqué. Tel que présenté, le tiercé, il est en désordre. Et comme on a pas peur de se mouiller, on va vous le mettre en ordre, le tiercé de la semaine. En première position, et par plus d'une longueur, *Un bonheur mortel* d'Anne Fine. En deuxième position, *Le retour de Jack* de Ted Lewis. En troisième, *Une paix insoutenable* de John Le Carré.

Un bonheur mortel, c'est l'histoire, plus tôt la confession de Ian Laidlaw, professeur de science politique à l'université. Cela commence comme suit : « Maintenant que tout est fini, je peux en parler — non sans émotion, vous comprenez ; mais sans passion ». Pendant 248 pages, Ian va parler. Notez bien. Il parle. Il n'écrit pas. Il raconte la relation qu'il a entretenue avec Alicia, une étudiante.

Pendant des heures et des heures, Ian va expliquer par le menu pourquoi et comment il a posé un geste qu'on ne veut pas vous dévoiler. Il va notamment expliquer comment naquirent toutes les frustrations qu'il a accumulées à cause d'un handicap. Un handicap visible et horrible. À l'âge de cinq ans, un chien, un féroce, l'a dévisagé. Au fil des ans, il a appris à user de cette blessure apparente qui cache les autres, ces blessures intemporelles.

Ce bouquin, cette volonté d'un homme de soumettre une femme de vingt ans au moins sa cadette, on le

salue avec d'autant plus de conviction que Anne Fine a réussi un prodige. Faire parler un homme pendant 248 pages sans jamais lasser le lecteur, c'est quelque chose !

Sur la page de garde de *Le retour de Jack*, Robin Cook, l'auteur notamment de *J'étais Dora Suarez* et *Cauchemar dans la rue*, écrit : « Dans le domaine du roman noir anglais contemporain, Ted Lewis fut, pour ma génération du moins, le précurseur du genre ». Sceptique au départ, on était, après lecture, convaincu. On a réalisé combien Ted Lewis était éloigné de la tradition « British » du polar qui passe son temps à se demander « qui a fait quoi ? ». L'école British, c'est, pour reprendre, le jargon des spécialistes, l'école du *Whodunit*.

En deux mots, l'histoire de ce roman aux valeurs sociologiques indéniables est la suivante : Jack Carter, un « bum » londonien, retourne à Doncaster afin de savoir pourquoi on a ziguillé son frère Frank. Un homme d'ordre et de morale. Pendant quatre jours, on suit Carter pas à pas. C'est bien. On a hâte que le prochain roman de cet auteur jusqu'ici méconnu à l'extérieur de son pays, débarque parmi nous.

Un bonheur mortel, Anne Fine, Éditions de l'Olivier.
Le retour de Jack, Ted Lewis, Éditions Rivages.
Une paix insoutenable, John Le Carré, Robert Laffont.

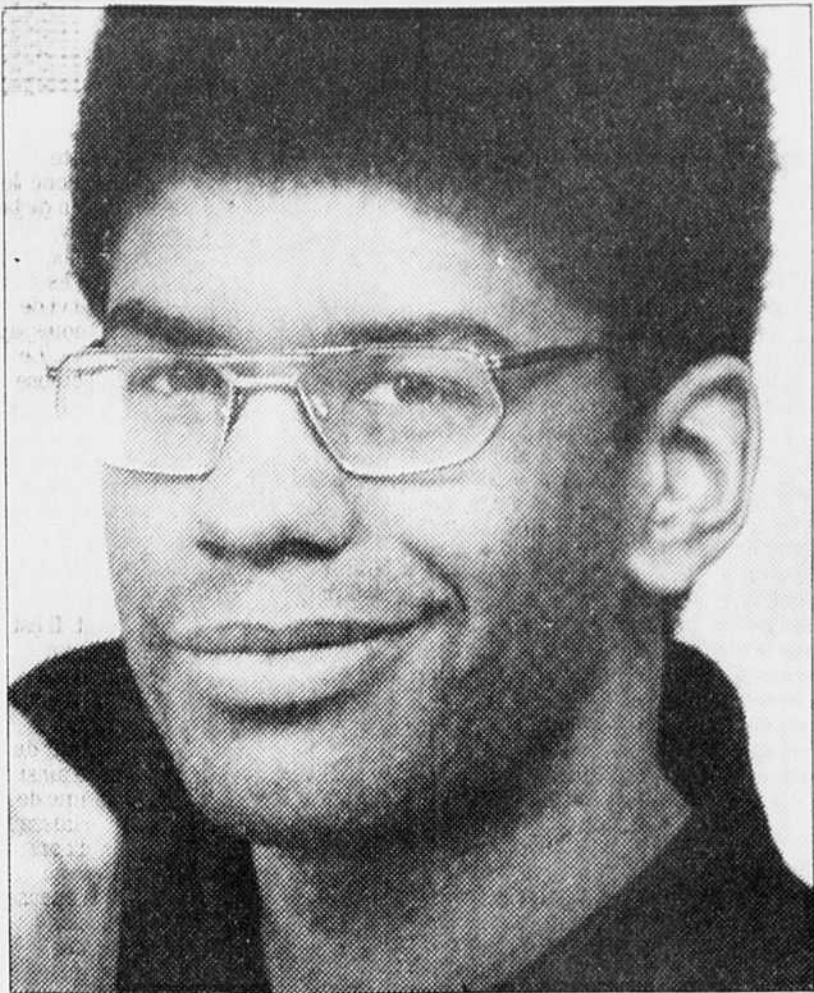
Gilbert Dupuis
Mon oncle Marcel
qui vague vague
près du métro Berri

Félicitations à Gilbert Dupuis, Prix du Gouverneur Général 1991

“Il s’agit d’une oeuvre particulièrement dense, à l’intérieur de laquelle Dupuis a réussi à faire éclater aussi bien la vérité que la beauté. J’ai envie de lâcher le mot chef-d’oeuvre.”

Jean Beaunoyer, *La Presse*

Le plaisir des Livres



STANLEY PÉAN

Haïti
presque par hasard

Francine Bordeleau

IL EST de bon ton, chaque fois que l'on rencontre un écrivain d'origine haïtienne vivant ici, de l'interroger sur la situation politique de son pays. Stanley Péan répondra : « Je ne vois pas en quoi mon jugement serait plus pertinent que celui de Bernard Derome ! Pour moi Haïti est un pays mythique, le pays des *matantes* qui donnent des bonbons aux enfants ! »

Stanley Péan, qui a publié cet automne un premier roman, *Le tumulte de mon sang*, chez Québec/Amérique, n'a eu que le temps de naître à Haïti. Il avait cinq mois lorsque ses parents enseignants ont pris, en 1966, leurs quatre enfants (la benjamine est née ici) et sont partis d'Haïti pour débarquer, après une suite de péripéties dignes d'un roman de John Le Carré, à... Jonquière.

C'est avec des Jeannois peu habitués à la présence des « minorités visibles » — « Pour être visibles, on l'était : la communauté haïtienne de Jonquière, c'étaient ma famille et celles de mon oncle et de ma tante » — que Stanley Péan passe son enfance et son adolescence.

Il vit à Québec depuis l'âge de 18 ans. Mais c'est en travaillant, l'été, au CIDIHCA, une petite maison d'édition haïtienne située à Montréal, spécialisée dans la publication d'essais socio-politiques et dirigée par Franz Voltaire, qu'il tissera ses premiers liens avec la communauté haïtienne d'ici.

Péan profite de son passage au CIDIHCA pour y publier un recueil de nouvelles, *La plage des songes*. Le titre, m'explique le jeune écrivain de 25 ans, est tiré d'un poème du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. Quant au titre *Le tumulte de mon sang*, « il est emprunté à Jacques Roumain et à son livre *Gouverneur de la rosée*, un classique de la littérature haïtienne ».

Le tumulte de mon sang, qu'on n'aura pas tort d'associer à une allégorie d'Haïti, est truffé de références à la littérature haïtienne. On y discerne par exemple la présence tutélaire de Jacques Stephen Alexis, mort en 1961 alors qu'il tentait d'organiser le renversement de Duvalier

Demi-relâche au Plaisir des livres

POUR les trois prochains samedis, le cahier du « Plaisir des livres » fait à demi-relâche. Vous ne trouverez plus le cahier comme tel, mais on pourra lire trois pages consacrées au livre à l'intérieur du Cahier du Samedi. On y retrouvera les chroniques de Lisette Morin, de Jean-Pierre Issenhuith, le carnet d'Andrée Maillet, les articles de Louis Cornélius, des recensions de nos collaborateurs et quelques « papiers » sur la littérature. Au plaisir de vous revenir en cahier autonome, dès la mi-janvier 1992. Joyeux Noël et bonne année à tous les lecteurs.

— R.L.

Le jour étêté

LE TUMULTE DE MON SANG

Stanley Péan
Québec/Amérique
1991, 177 pages

Louis Cornélius

LA LITTÉRATURE fantastique, de même que la haïtienne, ne font pas partie de mes habitudes fréquentations livresques. Je n'arrive pas à m'émouvoir de la première et ne connais de la seconde que quelques grands noms captés au hasard des conversations. Avec *Le tumulte de mon sang*, qui est son premier roman, Stanley Péan me conviait donc à une rencontre en territoire étranger que j'appréhendais avec un doute honnête, mais profond.

Pourtant, lecture faite et frissons évanouis, je n'hésite pas un seul instant à vanter les mérites de ce petit livre extrêmement vif, mais surtout, de sang-froid figolé, ce qui n'est pas évident compte tenu du macabre univers évoqué.

Manoir lugubre, climat de violence exacerbée, hallucinations répétitives créant une atmosphère de mystères insondables, *Le tumulte de mon sang* respecte tous les canons du genre, allant même jusqu'à se déployer sur fond de thriller à la Edgar Allan Poe, figure dont se réclame le jeune romancier. Or, malgré cela, c'est-à-dire malgré l'aspect un tant

tiné fermé sur lui-même qu'entraîne un tel choix, ce livre est transporté par une fougue si fraîche qu'il parvient à répandre ses tentacules sur les esprits les plus froids qui, comme moi, entretiennent une sainte horreur des divagations surnaturelles.

La surprenante assurance de Péan lui permet d'installer, à partir d'une trame banale et on ne peut plus classique, une ambiance tendue qui ne sombre jamais dans le piège du tape-à-l'oeil. Partis passer une semaine de jeunes amoureux en Nouvelle-Angleterre, le narrateur, un Haïtien élevé dans la région du Saguenay, et sa compagne, une habitante du lieu de destination, se retrouvent rapidement au centre d'une intrigue voodoo (sic) qui aspire l'incrédule lecteur en jouant la carte d'une plausibilité fantasque, mais crédible.

Le tumulte, en plus d'être une catégorie thématique, constitue d'abord et avant tout un choix stylistique que l'auteur manipule avec tact et intelligence. Spasmodique et nerveuse, l'écriture de Péan oscille entre des climats survenant à contretemps et des situations liens toujours essentielles, le tout assénés en chapitres brefs, comme pressés. Un leitmotiv tiré d'une oeuvre célèbre (« Il y a quelque chose de pourri dans l'empire ») déteint sur le corps du texte pour entretenir le malaise.

La maîtrise pudique avec laquelle Péan concocte ses descriptions

prouve que l'on peut aimer les mots tout en évitant les boursoufflures de ton : « Entre les rideaux derrière Mady, je voyais la nuit déployer ses ailes de vampire et boire le sang déversé par le jour étêté sur le tranchant des montagnes. » « Et le vent se gonfle d'échos parmi lesquels, imagination à l'affût, on croit ouïr la plainte des damnés de la terre qui n'ont pas de bouche. »

Fin sans être affecté, ténébreux sans devenir incompréhensible, et vigoureux sans brusquerie, *Le tumulte de mon sang* s'impose avec une belle humilité dans le paysage littéraire québécois. Bienvenue !

Le Tumulte de mon sang

STANLEY PÉAN



LES LIVRES CADEAUX À OFFRIR ET À LIRE



Richard Desjardins PAROLES DE CHANSONS

"Chansons frissons", chansons différentes, sans compromis, chroniques d'une époque. Voici rassemblées les paroles de ces chansons que nous fredonnons déjà tous et toutes, comme Tu m'aimes-tu, Le bon gars et Quand j'aime une fois j'aime pour toujours.

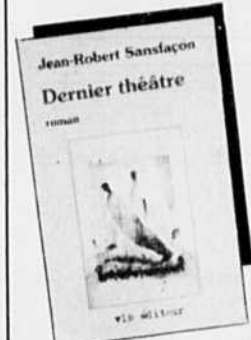
118 pages — 14,95 \$

Serge Provencher

LES MÉMOIRES DE NESTOR

Voici que le célèbre mais toujours discret Nestor, domestique du fameux Capitaine Haddock au château de Moulinsart, nous ouvre son journal intime. Pour tout savoir de la vie quotidienne de certains personnages de l'univers tintinnabulant.

205 pages — 16,95 \$



Jean-Robert Sansfaçon DERNIER THÉÂTRE

Que se passe-t-il quand un homme désire une femme sans que celle-ci le sache et qu'en plus, cet homme, d'une autre époque peut-être, cultive l'ambiguïté comme la galanterie? Un roman attachant et pétillant comme un vin fou.

193 pages — 16,95 \$

Dany Laferrière

L'ODEUR DU CAFÉ

L'auteur du célèbre *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* nous fait revivre, cette fois-ci, cet été particulier où un enfant de dix ans fait l'apprentissage de la vie aux côtés de sa grand-mère dans un petit village du bout du monde.

200 pages — 15,95 \$



Pierre Blais LOUP SOLITAIRE

Un mercenaire québécois pleure le Vietnam. Un voyage unique et troublant à travers l'empire américain de la guerre.

Ce Québécois nous raconte l'entraînement militaire, les patrouilles dans la jungle, les pièges auxquels il échappe de justesse, les compagnons déçiquetés, les assassinats et les massacres.

389 pages — 24,95 \$

Michel Dorais

TOUS LES HOMMES LE FONT

Un parcours de la sexualité masculine. Comment fonctionne l'érotisme masculin? Comment les hommes construisent-ils leurs fantasmes? De quelle façon choisissent-ils leurs partenaires? Une enquête inédite chez les hommes de toutes conditions.

247 pages — 18,95 \$



Pierre Day UNE HISTOIRE DE LA BOLDUC

Qui n'a pas entendu parler de La Bolduc, dont les chansons ont accompagné et agrémenté nos soirées et nos fêtes de famille? Voici donc l'histoire de ce personnage presque légendaire, racontée comme un beau roman d'amour.

132 pages — 15,95 \$

Gilles Baril

TU NE SERAS PLUS JAMAIS SEUL

Le récit bouleversant d'une descente aux enfers de la drogue et de l'alcool. L'ex-député nous parle, avec beaucoup de courage et de générosité, de son drame personnel et de sa réhabilitation, cause à laquelle il se consacre toujours.

201 pages — 15,95 \$



vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

POUR VOS CADEAUX DE NOËL

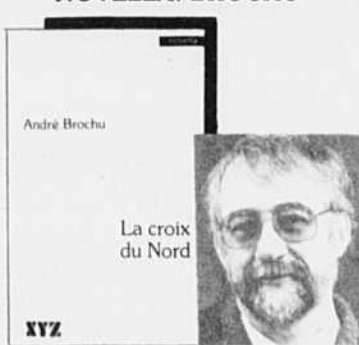


VOUS PROPOSE:

GUIDE EXPRESS DES VINS



NOVELLA/BROCHU



PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL MEILLEUR ROMAN

L'ÈRE NOUVELLE/KARCH



ÉDITEUR C.P. 5247, SUCC. C, MTL QUÉ. H2X 3M4

Les indispensables
DEBEUR
sont arrivés!

GUIDE DEBEUR



1695\$

Véritable revue gourmande annuelle format "poche", le DEBEUR est le guide des gens "in" en gastronomie... pour ceux qui ne veulent rien manquer. En plus, ce guide contient la fameuse liste des meilleurs restaurants étoilés du Québec.

LES VINS sélection 1992



1395\$

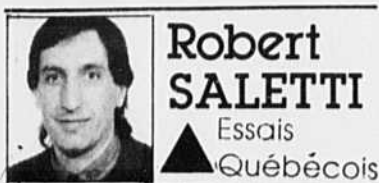
Un choix des meilleurs rapports qualité-prix de vins disponibles au Québec, plus un guide pratique sur le service du vin. 125 bouteilles y sont commentées dont 23 à moins de 10\$.

1895\$

Agenda gastronomique des affaires. Le seul agenda qui comporte la fameuse liste des restaurants étoilés du Québec.

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE
Plus d'information:
(514) 465-1700

Le plaisir des Livres



Robert SALETTI
Essais
Québécois

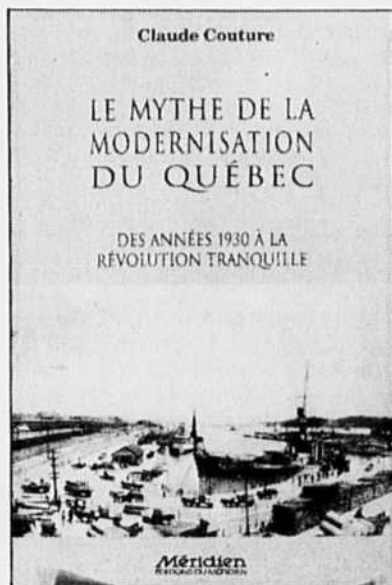
LE MYTHE DE LA MODERNISATION DU QUÉBEC

Des années 1930 à la Révolution tranquille
Claude Couture
Éditions du Méridien, 152 pages

LA RÉVOLUTION tranquille est certainement, avec la Conquête de 1760, le moment le plus commenté de l'histoire du Québec. Et le plus surévalué. Pour beaucoup de gens de ma génération, le Québec moderne est né quelque part entre la nationalisation de l'électricité et l'*Ossitidcho* de Charlebois, entre le métro de Montréal et les danseuses africaines aux seins nus.

C'est dire avec quelle assurance le Québec d'avant 1960 a été refoulé dans l'antichambre du progrès. Étions-nous, avant la création de Télé-Métropole et de l'Office de la langue française, si en retard sur le reste du monde occidental? Ceux-ci montrent au contraire l'existence d'une bourgeoisie d'affaires francophone et adhérant au libéralisme le plus classique. La rupture idéologique supposée par l'avènement de la Révolution tranquille n'a pas eu lieu en somme. L'ouvrage de Claude Couture est clair, le *Mythe de la modernisation du Québec* est en cause. Entendons par là non que le Québec n'a jamais été moderne, mais qu'au contraire il l'a été bien avant Lesage et le rapport Parent.

Le premier élément qui saute aux yeux dans l'analyse que fait Couture de la presse à grand tirage des années 30 (essentiellement La Presse, Le Canada et Le Soleil), c'est une certaine similarité avec aujourd'hui. Il faut lire certains des éditoriaux de l'époque qui, dans le contexte de la Crise et des New



Deals américain et canadien, critiquaient l'interventionnisme de l'État et défendaient sans réserve le... libre-échange. Quand le gouvernement Bennett vota en 1935 la loi sur l'assurance-chômage et la loi sur les salaires minima, les journaux libéraux y virent surtout une entrave au commerce et un obstacle au fonctionnement naturel des lois économiques.

Comme on le voit, le débat de la place de l'État sur l'échiquier économique ne date pas d'hier. La seule chose qui ait changé, c'est que dans les années 30 les journaux, à l'encontre du gouvernement fédéral, considéraient la crise comme conjoncturelle, alors que de nos jours, c'est plutôt l'inverse, c'est le gouvernement qui prend la crise avec un grain de sel en autant que les mesures concrètes d'aide aux chômeurs et aux travailleurs et d'assainissement des finances publiques sont concernées.

Évidemment, et l'auteur du *Mythe de la modernisation du Québec* le laisse entendre, cette similarité n'est pas à prendre au pied de la lettre. Il n'est pas question de comparer deux

crises dont l'une est déjà ignominieusement passée à l'Histoire. C'est que la Crise des années 30, en conduisant à la Seconde Guerre mondiale, fut le dernier épisode du capitalisme industriel et pava la voie à un nouveau capitalisme « dominé par une socio-économie de l'information, de la communication, des services et de la consommation de masse ».

Or, si la Grande Noirceur duplessiste a eu les effets néfastes que l'on sait, sur le monde des arts en particulier, elle ne se réduit pas au « traditionalisme monolithique » dont on l'a presque toujours affublée. Reprenant une idée qu'avaient mise de l'avant Gilles Bourque et Jules Duschatel dans un livre sur le discours duplessiste, intitulé *Restons traditionnels et progressifs*, Couture insiste sur le fait que le duplessisme fut simplement une version conservatrice du libéralisme classique, et donc en filiation avec les périodes précédentes. Bref, Duplessis fut d'abord un capitaliste et ensuite un catholique victime d'un anachronisme. Il ne fut d'ailleurs pas le seul cas du genre au Canada.

Fidèle à son optique, qui consiste à décloisonner les périodes historiques, l'auteur montre également comment le Conseil du patronat du Québec, produit oublié

de la Révolution tranquille, a perpétué l'idéologie libérale. En ce sens, les valeurs défendues par les patrons québécois francophones dans les années 60 et 70 sont fondamentalement les mêmes que celles défendues dans les années 30 par la presse libérale : le gouvernement et, en particulier, les secteurs sociaux doivent être gérés comme des entreprises privées. Voyez comme les choses évoluent, aujourd'hui c'est le gouvernement lui-même qui tient ce discours !

Le *mythe de la modernisation du Québec* est un petit livre percutant. En 100 et quelques pages bien remplies d'informations et de références, l'auteur nous livre des idées qui bouleversent certains acquis historiques. Et cela, simplement en faisant valoir l'idéologie sous-jacente à la variable économique et en soulignant les liens de la presse des années 30 à cette idéologie et aux entrepreneurs francophones. Ainsi, si l'on se fie aux principes de la doctrine libérale, le Québec était moderne bien avant la Révolution tranquille. Les Bernard Lamarre, Paul Desmarais et Pierre Peladeau n'ont pas inventé l'entrepreneuriat québécois. En affaires comme ailleurs, la modernité n'est pas si simple.

LES LIVRES PRATIQUES

Renée Rowan

JAMAIS CELA NE M'ARRIVERA !

Claudia Black, PhD, MSW
Collection « L'arbre de vie »
Éditions Ganesha, 195 pages.

CE LIVRE, qui a connu un grand succès aux États-Unis, explique concrètement ce qui peut être fait pour prévenir ou résoudre les problèmes que rencontrent quotidiennement les enfants d'alcooliques. Il s'adresse aux enfants adultes d'alcooliques et à leur entourage ainsi qu'à toute personne issue de foyer plus ou moins dysfonctionnel et qui veut réapprendre à vivre en harmonie avec elle-même et avec le monde. L'auteur émaille ses propos d'exemples concrets basés sur des cas réels. En guise d'aide mémoire, il y a à la fin de chaque chapitre un résumé des principaux points à retenir et, à la fin du livre, quelques références utiles sur les ressources disponibles au Québec.

TRAVAILLER AVEC PASSION

Nancy Anderson
Éditions du Roseau, 321 pages.

Cet ouvrage qui traite du développement personnel a pour objectif d'aider le lecteur à découvrir la carrière qui lui convient le mieux, celle qui répond à ses besoins intimes et qui devrait l'inciter à travailler avec passion. Voilà le mot clé ! Présenté à la sauce américaine, ce livre met l'accent sur le « comment faire ». La recette n'est pas garantie, mais peut fournir des pistes de réflexions.

LORSQUE MANGER REMPLACE AIMER

Geneen Roth
Collection Parours
Stanké, 232 pages.

« C'est dans notre cerveau qu'avant tout les choses se passent », constate Josette Ghedin Stanké qui écrit la préface. Ce livre est un témoignage personnel de l'auteur qui est convaincue que la façon dont nous mangeons reflète non seulement celle dont nous vivons, mais surtout celle dont nous aimons. Toute sa théorie peut ainsi se résumer : quand on n'est pas aimé, quand on ne

s'aime pas, quand on n'aime pas, alors, pour compenser, on mange. Geneen Roth anime des ateliers sur la manière dont on peut se libérer de la boulimie : « Que ce soit d'alcool, de sucreries, de drogues ou de relations amoureuses, la dépendance fait le même ravage et le parcours de guérison oblige aux mêmes confrontations de soi. »

LE GUIDE VERT DES CONSOMMATEURS

Les ami(e)s de la Terre de Québec
Libre Expression, 284 pages.

Il s'agit d'une adaptation du *Canadian Green Consumer's Guide*, préfacée par Serge Mongeau. En 10 chapitres, ce guide répond à la question « comment s'y prendre pour changer nos habitudes si on veut préserver notre environnement et notre qualité de vie ? » On y trouve une foule de suggestions concrètes et pratiques, à partir de produits de nettoyage qui ne polluent pas l'atmosphère en passant par des façons de réduire et de recycler les déchets domestiques, jusqu'à des propositions pour le choix des vêtements, des produits de toilette ou de beauté. On y trouve aussi des secrets pour le jardinier écologique ainsi que des trucs pour économiser l'énergie.

LA VIE DES INSECTES SOCIAUX

Daniel Lebrun

LA VIE DES ÉTOILES

Pierre Kohler
À la découverte de l'univers
Éditions Ouest-France
Chaque livre, 158 pages.

Le professeur Daniel Lebrun analyse sous ses différentes formes la vie sociale exceptionnelle des abeilles, des fourmis et des termites. Cette existence communautaire s'exprime sur tous les plans : travail, protection, armée, nourriture, loisirs, amour et survie de l'espèce. La matière ne manque pas d'intérêt, mais est présentée de façon conventionnelle à la manière d'un cours. Quand au deuxième ouvrage, il est écrit avec la rigueur et la précision d'un chroniqueur scientifique qui sait vulgariser. De façon claire et facile à comprendre, l'auteur explique la naissance, la vie et la mort des étoiles...

◆ Nelligan

Tant a été dit sur Nelligan que chacun sait aujourd'hui qu'il fut écartelé entre deux cultures, celle de son père frustré, Irlandais, anglophone, celle de sa mère, douce pianiste dont il choisit la langue et l'univers plus sensible, plus raffiné. Émile Nelligan est né le 24 décembre 1879 à Montréal, plus tard il a été élevé rue Laval, cancé à l'école, se consumant dans la poésie, seule maîtresse qu'on lui connut, se voulant bohème révolté. Par la suite, ombre parmi les ombres écroulées, il fut 26 ans l'hôte de l'Asile Saint-Benoît, puis 16 ans celui de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Son *Vaisseau d'or* nous prédisait son naufrage. Lorsqu'il mourut en 1941, les jeunes rimailleurs jetèrent

comme des fleurs leurs vers sur sa tombe.

Il est facile de déceler dans la poésie de Nelligan l'influence de tant de ses maîtres européens : Rimbaud, Verlaine, Baudelaire bien sûr, dont les voix s'immiscent à travers la musique du jeune Montréalais. Cet adolescent fut, ne l'oublions pas, le premier écho canadien de ces géants de la poésie. Mais l'éphémère à l'épaisse chevelure eut aussi des éclairs de vrai génie, à lui propres. Il y a de ces accents proprement nelliganien dans *Soirs d'hiver* où la neige n'en finit plus de neiger, dans *La Vierge Noire* dont on frémit à lire qu'elle est la chair des corbeaux, dans *La Romance du Vin* où les poètes ne sont à jamais compris « que par le clair de lune et les grands soirs d'orage ». La douleur, cette compagne des Roman-

Écrire la danse

JEAN-PIERRE PERRAULT, CHORÉGRAPHE

sous la direction d'Aline Gélinas
Les Herbes rouges/Essais
1991, 111 pages

DANSER À MONTRÉAL

Iro Tembeck
Presses de l'Université du Québec
1991, 335 pages

Mathieu Albert

EXCEPTION faite de *La danse au défi*, publié en 1987 par les Éditions Parachute, et qui s'intéressait à la nouvelle danse en tant que phénomène occidental, aucun ouvrage n'a été publié jusqu'à présent au Québec sur la chorégraphie créée par les artistes d'ici. Cette absence se faisait ressentir depuis quelques années compte tenu de l'augmentation des créations et de la diversification des vocabulaires employés par les chorégraphes montréalais.

La danse, telle une matière insaisissable, passait devant notre oeil sans que la parole puisse en retenir une parcelle de la fugacité. Le corps parlait, mais son discours, condamné à l'ineffable, demeurait étranger à toute gymnastique de l'entendement.

Voilà que cet automne, non pas un, mais deux livres sur la danse sont publiés à Montréal. Le premier est consacré à l'œuvre de Jean-Pierre Perreault; le second, à l'histoire de la pratique chorégraphique au Québec depuis ses origines populaires au 19^e siècle jusqu'à la décennie récente des années 80.

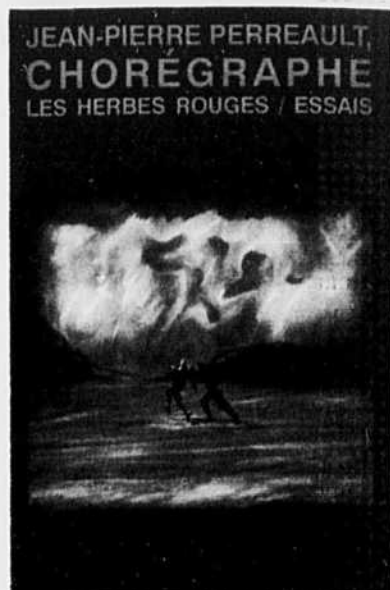
Le premier ouvrage, écrit par un collectif de 18 auteurs dirigé par Aline Gélinas (qui fut critique de danse au journal La Presse et à l'hebdomadaire Voir), se présente comme un rassemblement de textes qui multiplient les points de vue autour du travail de Jean-Pierre Perreault.

L'intérêt du livre provient du fait que les textes sont signés non seulement par des professionnels du stylo (Michèle Febvre, Josette Féral, René-Daniel Dubois, Robert Landonde et Claude des Landes) mais également par des témoins privilégiés de l'œuvre du chorégraphe (Betty Goodwin, Paul-André Fortier, et Richard Purdy), ainsi que par ses collaborateurs les plus assidus. À ce titre, on retrouve les signatures excellentes des danseurs Daniel Soulières et Sylviane Martineau; de l'éclairagiste Jean Gervais, du compositeur Michel Gonneville, ainsi que celles de Vincent Warren et de Jeanne Renaud (la fondatrice du Groupe de la Place Royale en 1966, où Perreault a commencé sa carrière).

À travers la multiplicité des éclairages, des commentaires, et des réflexions (le texte de Claude des Landes est à cet égard un bijou d'intelligence et de perspicacité) on découvre Jean-Pierre Perreault dans ses rapports (parfois tendus) avec ses collaborateurs, avec la danse, l'espace, et la musique. On le découvre comme un personnage atteint par l'inquiétude et la solitude; comme un chorégraphe curieux, naïf, presque candide par moment, ennemi de toutes les complaisances. Perreault émerge comme une figure légèrement magnifiée, certes, par tous ces discours qui mêlent l'analyse à l'éloge, mais aussi comme une figure dont l'œuvre, contrairement à celle de plusieurs, appelle la pensée, et offre une matière suffisamment étoffée pour susciter une pratique discursive qui ne soit pas un pur exercice de description.

Si la présentation visuelle de l'ouvrage aurait pu bénéficier d'un meilleur traitement, il n'en reste pas moins que cette première tentative littéraire est parfaitement consultable, et annonce, on l'espère, d'autres livres à venir.

Le second ouvrage, rédigé par Iro Tembeck (professeur d'histoire de la danse au département de danse de



l'Université du Québec) se présente comme un vaste travelling panoramique sur les figures qui ont joué un rôle déterminant dans l'évolution de la chorégraphie au Québec depuis le siècle dernier.

Tel un carrousel, Tembeck fait défiler la galerie de ses personnages, en commençant par Adélard Lacasse qui ouvre un premier studio de danse sur le boulevard Saint-Laurent en 1895, jusqu'à Édouard Lock, Marie Chouinard et GINETTE Laurin. Entre les extrêmes, l'auteur présente tout le peuple ancestral (de Gérard Crevier à Birouté Nagys) dont les espoirs et le labeur forment, selon elle, les épisodes successifs de cette histoire du corps au Québec. Le Refus global figure en bonne place (un peu trop peut-être), Jean-Pierre Perreault est égratigné au passage (sa pièce *Stella* en 1985 aurait « trahi certains relents machistes et fascistes »), et Marie Chouinard est présentée comme « l'enfant terrible de la danse montréalaise ».

Si le livre présente des qualités au niveau des repères historiques qu'il installe et des chronologies qu'il met en relief, l'analyse à laquelle l'auteur procède, cependant, est handicapée par l'absence d'une assise méthodologie solide.

À cet égard, Iro Tembeck signale en introduction qu'elle travaille, en partie, selon la méthode élaborée par Michel Foucault dans *L'archéologie du savoir*. Pourtant, on a beau scruter l'œuvre dans tous les sens, il n'y a rien ici qui puisse revendiquer quelque parenté avec Foucault. Aucun des concepts de base élaborés par le philosophe ne sont présents, ni dans la démarche empruntée par l'auteur, ni dans la structure du livre. Il n'y a ni « système de dispersion », ni « positivité », ni « série », ni « formation discursive », et surtout, pour l'essentiel, aucune mise en suspens de l'unité disciplinaire que constitue la chorégraphie.

Si Tembeck avait réellement suivi Foucault, elle aurait commencé par faire éclater la danse pour retrouver non pas des systèmes de filiations et d'influences entre les chorégraphes et les générations, mais plutôt pour retrouver, comme le dit Foucault, « une population d'événements dans l'espace du discours en général ». En bref, elle aurait essayé de définir un objet pour la danse qui puisse s'apparenter à celui de « l'énoncé » qui apparaît chez le philosophe-historien.

Ainsi, sur le plan méthodologique, le livre d'Iro Tembeck souffre d'une déficience au niveau de sa cohérence interne. L'ouvrage contredit quelque peu ce que l'historienne annonce vouloir faire.

Mais ceci dit, il s'agit d'une mise en place intéressante du problème particulier que pose l'écriture de l'histoire de la danse. Et dans son ensemble, le livre constitue, pour le lecteur néophyte, une source d'information fiable sur les principaux événements qui scandent la trajectoire de la chorégraphie au Québec.

NOUVEAUTÉS

La Société des Dix
CAHIER DES DIX NO. 46
264 pages
Format 6 1/4 X 9
ISBN: 2-89084-946-5
Prix: 35,00 \$
Vous lirez dans le « Cahier des Dix » numéro 46 (1991) des textes d'historiens chevronnés, qui par leurs recherches nous permettent d'établir des contacts intimes avec nos ancêtres. Les auteurs, dans l'étude de documents d'archives nous font découvrir la richesse de l'historiographie canadienne et québécoise.

Denis Gervais
CARNET D'ITALIE
180 pages
Format 4 X 6 1/2
ISBN: 2-89084-071-9
Prix: 9,95 \$
Rodrigue Gignac présente ainsi l'ouvrage de Denis Gervais: « Nul doute que la lecture de CARNET D'ITALIE soit profitable à tout lecteur qui veuille repenser son existence sédentaire à la lueur même de notes, d'observations, de documents, plutôt qu'avec des idées toutes faites. »

René Ouellet
LE CHEMIN DU PRINTEMPS
194 pages
Format 5 1/2 X 8 1/2
ISBN: 2-89084-069-7
Prix: 14,95 \$
Après une catastrophe aérienne dans le nord du Québec, Margo, Paul et Kevin devront puiser en eux-mêmes la force d'aller au bout de leur tragédie. Un récit rehaussé de suspense où l'aventure intérieure sollicite tout autant le lecteur que la lutte contre les éléments.

Josette Ghedin Stanké
URGENCES
Récits et anecdotes
128 pages
Format 5 1/2 X 7 1/2
ISBN: 2-89084-068-9
Prix: 14,95 \$
L'auteur conteste le droit des premiers occupants à disposer du territoire en propriétaire, jouant sur la culpabilité du blanc colonisateur et déficieux. Il s'interroge aussi sur la légitimité des droits coloniaux. L'histoire des Indiens du Canada comme on ne vous l'a pas racontée à l'école!

Jean Desy
LA RÉVERIE DU FROID
156 pages
Format 5 1/2 X 8 1/2
ISBN: 2-89084-072-7
Prix: 19,95 \$
Cet auteur québécois, qui a exercé la médecine dans le grand Nord, nous parle ici, avec érudition et sensibilité, du rôle des rêves du sommeil ou éveillés sur les processus de la création artistique. Cet essai poursuit également, dans la lignée des livres de Bachelard sur les éléments, une recherche inédite et imagée sur la réverie du froid.

François Dallaire
OKA
La hache de guerre
138 pages
Format 5 1/2 X 7 1/2
ISBN: 2-89084-068-9
Prix: 14,95 \$
L'auteur conteste le droit des premiers occupants à disposer du territoire en propriétaire, jouant sur la culpabilité du blanc colonisateur et déficieux. Il s'interroge aussi sur la légitimité des droits coloniaux. L'histoire des Indiens du Canada comme on ne vous l'a pas racontée à l'école!

déjà parus

URGENTES
Récits et anecdotes
128 pages
Format 5 1/2 X 7 1/2
ISBN: 2-89084-068-9
Prix: 14,95 \$

OKA
La hache de guerre
138 pages
Format 5 1/2 X 7 1/2
ISBN: 2-89084-068-9
Prix: 14,95 \$

LA RÉVERIE DU FROID
156 pages
Format 5 1/2 X 8 1/2
ISBN: 2-89084-072-7
Prix: 19,95 \$

LE CHEMIN DU PRINTEMPS
194 pages
Format 5 1/2 X 8 1/2
ISBN: 2-89084-069-7
Prix: 14,95 \$

CARNET D'ITALIE
180 pages
Format 4 X 6 1/2
ISBN: 2-89084-071-9
Prix: 9,95 \$

LES CAHIERS DES DIX
264 pages
Format 6 1/4 X 9
ISBN: 2-89084-946-5
Prix: 35,00 \$

en vente chez votre libraire

LES ÉDITIONS LA LIBERTÉ inc

3020 Chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy, Québec, Canada, G1X 3V6
Téléphone et télécopieur: (418) 658-3763

TOUTE LA NATURE...

L'ARCTIQUE CIRCUMPOLAIRE
Fred BRUEMMER
Le récit fascinant de l'adaptation de l'homme, des plantes et des animaux à l'environnement arctique, conté par six spécialistes internationaux des régions boréales.

L'UNIVERS DE R. BATEMAN
Ramsay DERPY
Les peintures reproduites dans ce livre d'art illustrent les nombreux voyages, les intérêts et le talent magnifique de Bateman.

LE LOUP
Candace SAVAGE
Le livre pénétrant de cet ouvrage, ses documents et ses photographies spectaculaires constituent une véritable apologie du loup et nous rappellent à juste titre que la réalité est bien plus fascinante que le mythe. Des œuvres qui immortalisent la nature sauvage et la noblesse de cette splendide créature.

ROBERT BATEMAN PEINTRE NATURALISTE / Rick ARCHBOLD
Ce livre nous offre les splendeurs intactes du monde naturel dans des tableaux stupéfiants où se conjuguent la connaissance profonde de la nature et la technique picturale éblouissante de Bateman.

64,95 \$

64,95 \$

19,95 \$

Le plaisir des Livres



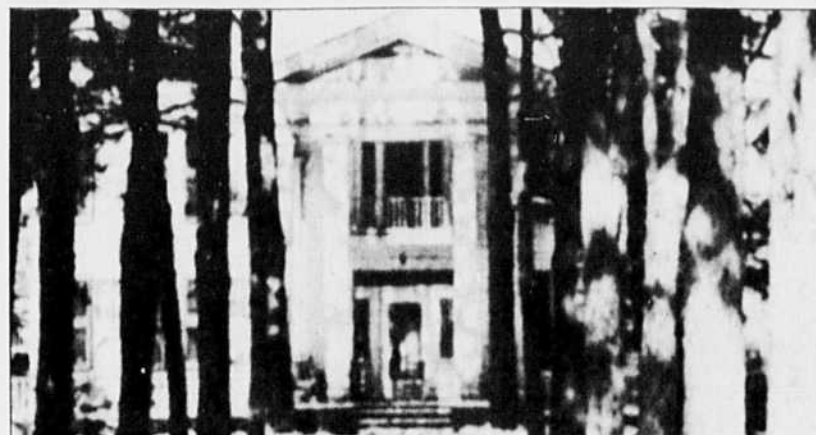
TROIS GARDIENNES

Catherine Lépront
Gaillimard, 166 pages.

C'EST UNE VALEUR sûre que cet écrivain, dont on avait parlé pour les prix, il y a deux ans, à propos de *La veuve Lucas s'est assise*, et qui évoqua d'une façon très émouvante son grand-père, dans *Le passeur de Loire*, l'autre année. Elle me paraît néanmoins au meilleur de sa forme, Catherine Lépront, quand elle signe des nouvelles. Courtes, quelquefois, plus souvent longues comme dans les trois récits qui forment son dernier recueil.

Avec les auteurs de nouvelles, c'est presque inévitable : on est souvent accroché, puis retenu, par l'une d'entre elles, sans pour autant négliger les autres. Ici, dans *Trois gardiennes*, c'est le premier récit, qui m'a non seulement séduit mais subjugué. Et pas tellement grâce au cerceau de la crinoline de Miss Molly Mollibrown, qui donne son titre à la nouvelle, mais bien parce que cette histoire, envoûtante, nous entraîne dans le pays de William Faulkner, du côté de sa ville natale, Oxford, et partout où il a situé ses grands romans, en particulier *Lumière d'août*.

Mais c'est pourtant en juin qu'un vieux professeur noir, à la retraite, alors qu'il se promène sur « la transversale qui relie Oxford à la route 55 », rencontre une jeune Française désireuse d'arpenter la géographie de Faulkner. On est donc en juin et il pleut. La description de cette pluie ne ressemble sans doute pas à celle de la Loire Atlantique qui baigne le roman de Jean Rouaud, et qu'on a tant vantée quand *Les champs d'honneur* a remporté le Goncourt, l'an dernier. « Tout le monde le dirait, affirme le promoteur :



La maison-musée de William Faulkner, Rowan Oak, qui a visiblement inspiré Catherine Lépront pour *Le cerceau de crinoline*.

la pluie d'ici. Le vent pousse les nuages depuis le grand fleuve, le Vieux père des eaux (*Old Man River*...), et ceux-là viennent buter contre la ligne pointillée qui sépare, sur les cartes, le comté Lafayette et les deux comtés, Union et Pontotac, qui lui sont mitoyens. » Donc, selon les gens de ce sud américain, « il n'y a que dans ce pays qu'il pleut ainsi, comme si c'était notre propre sang, dit le narrateur, qui avait été aspiré par le ciel, puis nous était restitué ».

Cette pluie ne semble pourtant pas le moins du monde incommoder la jeune femme, pourtant ruisselante, quand elle rencontre le vieil homme. Et qu'elle lui intime l'ordre, « sans adopter ni forme ni ton interrogatif », de lui faire visiter les lieux. Celui-ci comprend qu'il ne pourra plus « s'en dépêtrer ». L'auteur ne nous apprendra ni les noms ni les prénoms : il faudra s'arranger des onomatopées qui personnifient les deux personnages, c'est-à-dire Mister Ho et Miss Annalee, qui débouchent bientôt devant la petite barrière blanche, « typiquement faulknerienne », de la maison de Molly Mollibrown, une gardienne du passé qui n'a jamais admis la défaite du général Lee. Et qui vit de ses souvenirs.

Grâce à l'étrange blanche, le vieil Oxfordien noir pénétrera pour

la première fois chez la vieille ségrégationniste. Et entendra le récit, cent fois entendu par les visiteurs, rares, qui hantent — c'est vraiment le mot qui convient — le magasin de la vieille sudiste.

La suite ne se raconte pas, surtout pas la fin, tragique, mais se lit, que dis-je, se dévore dans le ravissement le plus complet. Ce retour au pays de Faulkner est ce que j'ai lu de plus saisissant depuis *Sanctuaire* et *Le bruit et la fureur*. Se retrouver, grâce à une Française, dans le Yoknapatawpha, et même dans le voisinage de Royan Oak, la maison devenue musée de Faulkner; et lire une merveilleuse histoire inspirée par la guerre de Sécession, sans le panache devenu artificiel de la Scarlett de Margaret Mitchell, c'est une double aubaine.

La seconde des « gardiennes » du livre de Catherine Lépront est tout aussi singulière, mais avec un parfum d'exotisme qui imprègne l'étrange destin, soumis à un puits maléfique et à la pénurie d'eau, de Lemtouna, « la femme d'Essendilène », à la frontière du désert. On préférera sans doute, parce que plus européenne, donc plus accessible aux Occidentaux, l'histoire de « La boutique du drapier Huis » et de celle qui s'institute, non pas vraiment sa gardienne, mais la « voyageuse » de sa restauration. Car il s'agit ici d'un tableau, qu'un artiste

en restauration s'efforce de faire renaître, dans sa beauté originelle. On est dans un musée privé des Pays-Bas, et la narratrice est tout simplement une gardienne, affectée à quelques salles, en particulier à la salle XI, où l'on travaille à rendre sa beauté à *La boutique du drapier Huis*. Pourquoi un directeur hargneux lui défend dorénavant ce premier travail de surveillance; et comment l'admiratrice du tableau s'arrange pour suivre de près toutes les étapes de la restauration : c'est

ce que Catherine Lépront nous apprend, dans ce récit tout à fait surprenant, récit d'un envoiement par l'art et un tableau de maître en particulier.

De livre en livre, Lépront affirme une maîtrise qui doit beaucoup à l'originalité des sujets, mais surtout à la variété du traitement romanesque. J'attends déjà avec impatience le prochain livre — sera-ce un roman ou un recueil de nouvelles ? — de cette admirable conteuse.

l'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

une maison gagnante
avec onze prix en 1991
rend hommage à ses
écrivains

Jean-Guy Pilon
PRIX LITTÉRAIRE INTERNATIONAL
DE LA PAIX (P.E.N. - Québec)
pour son oeuvre de poète et d'animateur

Nicole Brossard
PRIX ATHANASE-DAVID
pour l'ensemble de son oeuvre

Robert Baillie
PRIX MOLSON DU ROMAN DE
L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE
pour *La Nuit de la Saint-Basile*

Émile Ollivier
GRAND PRIX DU LIVRE DE LA VILLE
DE MONTRÉAL
pour son roman *Passages*

Lori Saint-Martin
PRIX EDGAR-LESPÉRANCE
pour son recueil de nouvelles
Lettre imaginaire à la femme de mon amant

Pierre Morency
PRIX LUDGER-DUVERNAY 1991
pour l'ensemble de son oeuvre

Paul Chamberland
PRIX ÉDOUARD-MAUNICK
pour le *Multiple Événement terrestre*

Gilbert Dupuis
PRIX DE THÉÂTRE
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
pour *Mon oncle Marcel qui vague vague près du métro Berri*

Yves Préfontaine
PRIX QUÉBEC-PARIS
pour sa rétrospective poétique
Parole tenue

Louis Jacob
PRIX DE LA VILLE DE TROIS-RIVIÈRES
pour son roman *Les Temps qui courent*

Fernand Ouellette
PRIX CANADA-SUISSE
pour son poème *Les Heures*

Mon anthologie de Noël

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

J'ATTENDAIS Noël pour faire le point sur les nouvelles publications québécoises que j'ai aimées. Depuis quatre mois, qu'ai-je lu avec intérêt ? *Entre les fleuves* de Nadine L'haïf, *Lueur sur la montagne* de Pierre Morency, *Rumeurs et saillies* de Guy Ducharme, *Andromède attendra* de Gilles Cyr, *Effacement* de René Lapierre, *Néant fraternel* d'Alphonse Piché.

Six nouveaux recueils intéressants en quelques mois, c'est énorme. Ai-je été indulgent ou complaisant, pour apprécier tant de choses ? Je ne crois pas. À propos de ces recueils, tout en indiquant les limites que je percevais, j'ai essayé d'expliquer ce qui me plaisait : une promesse, une direction personnelle, un accomplissement particulier.

En même temps, avec un amusement mêlé d'affliction, j'ai fait la chasse à ce qui, à mon sens, fausse ou compromet tout accomplissement : l'esprit et les procédés de groupe, la logomachie, la logorrhée, l'amphigouri, l'abstraction, les généralités. Voilà, sommairement, les écueils que je crois les plus répandus et les plus fâcheux. La poésie qui leur échappe a déjà une chance de sonner juste et de durer. Cela ne suffit pas, mais c'est un début de bon aloi.

J'attendais aussi Noël pour remonter plus loin. Ce qui compte, c'est ce à quoi on peut revenir en tout temps avec intérêt. Dans la poésie québécoise récente, en plus des noms cités plus haut, je reviendrais volontiers à des poèmes des derniers livres de Rina Lasnier; de *Lettres* de Pierre Desruisseaux (l'Hexagone, 1978); de *L'Équation sensible* de Denys Néron (l'Hexagone, 1979); de *Poèmes* de Marie Uguay (Noroît, 1986); de *Moments fragiles* de Jacques Brault (Noroît, 1984); de *Mahler et autres matières* de Pierre Neveu (Noroît, 1984); de *Peinture aveugle* de Robert Melançon (VLB, 1979 et Signal Éditions, 1985); de *La sagesse est assise à l'orée* de Jean-Marc

Fréchette (Triptyque, 1988); d'aucun recueil de Charlotte Melançon, puisqu'il n'y en a pas, à ma connaissance, mais de quelques revues où elle a publié, surtout *Estuaire*, numéro 27; de *Lac noir* de François Hébert (du Beffroi, 1990).

Si j'y pensais plus longtemps ou si j'avais lu tout ce qu'on publie, la liste s'allongerait sans doute un peu, mais n'est-elle pas déjà très longue ?

Le « bruissement d'insectes en marge de l'histoire », dont parle Blanchot, me vient de cette liste. Pendant que les fadaises du rapport au corps, de l'intime, du texte, du réel et de la fiction théorique battaient leur plein et encombraient le chemin, la poésie a continué à se manifester de loin en loin.

Elle a donné des poèmes qui perçoivent comme nous percevons (un court segment des phénomènes, une petite bande dérisoire) et qui pourtant semblent voir, suggérer, pressentir davantage. C'est le cas, pour moi, de ce poème de Pierre Desruisseaux :

Dans le crépuscule du soir
un enfant joue aux billes
la brise du nord se lève
crève notre rêverie,
nous sommes assis sur la berge
regardant les bateaux passer
gros oeil fousseur de la lune
sur les buildings ahuris.

D'où vient le pouvoir de ce poème si simple en apparence ? Je me pose la question depuis longtemps. Des explications d'ordre arithmétique, géométrique et mimétique me sont

venues. Elles m'ont étonné, mais bien moins que le plaisir inchangé, toujours nouveau, de me réciter le poème.

Il en va de même, sur un tout autre mode, de ce début de page de Denys Néron :

Tout ce qui tombe
n'est point sans ailes
et de ce qui vole au matin
nous pressentons le poids.
L'amour non ne saurait nous aimer
sans pesanteur,
car il n'y aurait point tant de grâce
à voler,
tant d'ivresse et tant de soif
à s'élever,
sans tant de poids.
Tout ce que tu portes
t'allège ainsi,
et ce qui sans poids te supporte,
aussi t'alourdit.

Sur un autre mode encore, chez Robert Melançon, le charme et le secret :

L'ÉTÉ
Le soleil fait ployer
le lilas que remue le vent :
chaque feuille soutient
tout le ciel. Une fauvette,
fruit bref, l'ébrante,
fait crouler le bleu.

Pour Noël, si j'avais un cadeau à faire en poésie, je fabriquerais une anthologie des 15 poètes que j'ai nommés. Ce serait une anthologie légère de la poésie québécoise récente, à l'usage de ceux qui cherchent dans les poèmes ce que j'aime y trouver.

choix
accueil
emballages-cadeau

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h.
à
23h30

1120, av. Laurier ouest
Ouremont, Montréal H2V 2L4
tel.: 274-3669

362 jours
par année

... EN BEAUX LIVRES

LES SAISONS DU PHOQUE

Fred BRUEMMER / Bryan DAVIES
En quelques jours, ils doivent engraisser et apprendre à survivre car la glace fondra bientôt et ils entreprendront leur migration de 6 500 km.



34,95 \$

LE GRIZZLI

Candace SAVAGE / Andy RUSSEL
Les nombreuses photographies en couleur signées d'artistes renommés dans le monde entier révèlent l'intelligence des ours.



39,95 \$

LES ÉCHASSIERS



LES ÉCHASSIERS

John P.S. MACKENZIE
Les cent vingt illustrations en couleur de cet album sont l'œuvre de célèbres photographes de la nature. Le texte et les légendes des photographies foisonnent de détails passionnants sur les moeurs, les caractéristiques et l'habitat.

39,95 \$

En vente chez
votre libraire

Le plaisir des Livres

COMME la semaine dernière, les collaborateurs du « Plaisir des livres » vous présentent quelques-uns des beaux livres récemment parus; autant de suggestions de cadeaux en ces jours de magasinage et de festivités.

LES VOYAGES DE RIMBAUD
Claude Jeancolas
Paris, Baland, 1991, 320 pages
André Girard

L'IRIS est bleu clair, un anneau plus foncé couleur de pervenche l'entoure: les yeux de Rimbaud. Le regard: rêvant de péninsules et d'archipels oubliés, recherchant « l'inconnu par le dérèglement de tous les sens », atteint Stockholm et les forêts de Java, le roc d'Aden, les villages de Chypre, Londres encombré et Harar

solitaire, les déserts somaliens et les palais romains. L'espace de la vie de Rimbaud. Terminus: Marseille, le 10 novembre 1891.

Dans sa dernière lettre, écrite la veille au directeur des Messageries maritimes, il sollicite un autre voyage: « Je suis complètement paralysé: donc je désire me trouver de bonne heure à bord. Dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord... »

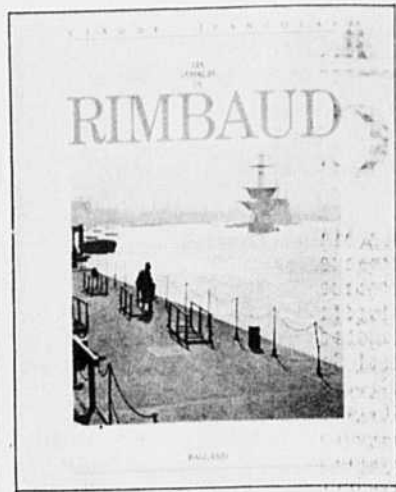
Pour plusieurs, Rimbaud ne fut qu'un poète visionnaire, ensuite un aventurier matérialiste et chercheur d'or. Pour Claude Jeancolas, cette

césure reste une « petite histoire (passionnant) certains lettrés »; car les voyages aussi symbolisent « la liberté de l'homme par les frontières repoussées et son immensité ». Il a réuni dans *Les Voyages de Rimbaud* un impressionnant ensemble de photographies montrant les lieux traversés ou habités. Beaucoup sont inédites, découvertes dans la poussière et l'oubli. Photographies d'amateurs, de militaires, d'explorateurs, de missionnaires, témoignant du temps de la vie de Rimbaud, à Aden ou en Abyssinie, les 11 dernières années, ou de noms reconnus qui développèrent,

à Londres, Paris ou Bruxelles, ce nouveau médium.

Les Voyages de Rimbaud est aussi une histoire de la photographie de 1854 à 1891, le temps de sa vie; vie que le mouvement seul put tenir en équilibre, entre l'euphorie de la fuite et l'enfouissement dans des paysages inconnus, repoussant toujours les limites de l'immédiatement visible.

« Où sont les courses à travers les monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers! » (Une lettre du 10 juillet 1891.)



Des livres, des cadeaux Les yeux de Rimbaud

Les grands ciels de Strindberg

PEINTURES
ET DESSINS
D'ÉCRIVAINS

Serge Fauchereau
Belfond, 1991, 223 pages

Robert Lévesque

LE PLUS ANCIEN dessin brossé par la main d'un écrivain est un pay-

sage avec maison, fait à la plume vers 1327, attribué à Pétrarque, encore que l'on ne soit pas tout à fait sûr qu'il soit de la main de ce poète de la Renaissance, qui était entre autres chercheur de manuscrits anciens...

Serge Fauchereau, pour les éditions Belfond, a rassemblé le groupe de la plupart des écrivains qui sont passés du crayon au pinceau. Il propose un étonnant voyage pictural

où l'on va de surprise en étonnement, tant, parfois, le lavis, l'huile, le dessin proposés ressemblent ou ne ressemblent pas à l'œuvre de tel et tel écrivain ou poète. Généralement, la correspondance dessin-écriture est toutefois claire, évidente. Mais il y a des découvertes, les grands ciels d'August Strindberg, les personnages raides et simples d'Alfred de Musset, les griffonnages anarchistes de Balzac...

D'Alphonse Allais à Stanislaw Wyspianski, 183 écrivains « qui ont dessinés », soit professionnellement soit par passe-temps, talentueux, dillettantes, sont recensés par Fauchereau. On ne remonte pas au-delà de la fin du 18^e siècle, parce qu'il semble que l'écrivain ait peu pratiqué le dessin avant l'Allemand Goethe et l'Anglais William Blake. Voltaire, Rousseau, Diderot, ça ne dessinait pas... Mais au 19^e et au 20^e siècle, ce qu'on s'est rattrapé! C'est à croire que tout écrivain, après Victor Hugo (qui fut peintre, et impressionnant), a cru le passage obligé vers le tableau.

De Maïakovski qui dessinait des affiches pour la lutte contre les poux, jusqu'à Roland Barthes qui signait des encres, tous les écrivains ou presque, lorsqu'on feuillette ce bel album, ont cédé au dessin, à la toile, au tableau. Que ce soit Max Jacob ou Mac Orlan qui vendaient des dessins aux terrasses des cafés pour se payer la baguette et le brie, que ce soit Rudyard Kipling ou Paul Morand ou Apollinaire qui ont de réels talents d'illustrateurs ou d'aquarellistes, que ce soit Tadeusz Kantor qui



Un dessin de Rudyard Kipling, *Le chat qui s'en va tout seul*.

affirme que « deux ou trois de mes tableaux me rapportent plus que toutes mes pièces! », ou les enfants Brontë qui dessinent d'abord avant d'écrire, ou Victor Hugo qui mélange de la cendre de cigare et du marc de café à ses encres « indéfinissables », ou Malraux qui signe en esquissant en chat, l'écrivain, au 19^e et au 20^e, est un dessinateur, un peintre.

Dans *L'Empire des signes*, Barthes s'interrogeait justement sur la frontière où commence l'écriture, où commence la peinture... Plein d'écrivains ont vécu à la frontière.

L'ART DU XX^e SIÈCLE

Dictionnaire de peinture et de sculpture, sous la direction de Jean-Philippe Breuille
Larousse, 896 p., 400 photos couleur.

Jean Dumont

ABAKANOWICZ (Magdalena) — Zwart (Piet), Abstraction-Création (Association) — Zero (Groupe), Ambrozic (Katarina) — Zumthor (Bernard)... De la grande artiste polonaise qui, de la tapisserie à la sculpture, a su dire les malheurs de son pays, au graphiste néerlandais, inventeur de la typographie moderne, de l'association qui réunissait, dans les années 30, les non-figuratifs Arp, Kupka, Gleizes et les autres, au groupe artistique allemand, créé en 1957 par H. Mack et Otto Piene autour de l'utilisation de la lumière, des ressources des matériaux et des technologies modernes, l'art du XX^e siècle vous est offert dans ce beau livre, de A à Z, par 87 spécialistes recrutés dans le monde entier, de la conservatrice du Musée national de Belgrade, au conservateur du patrimoine architectural de la ville de Genève.

Les dictionnaires eux-mêmes ne peuvent échapper à un certain parti-pris, on désigne alors ce choix du nom de politique éditoriale. Dans celui-ci cette politique est favorable à ceux dont l'intérêt pour les arts visuels dépasse la simple curiosité. Elle leur évite de relire pour la centième fois des remarques élémentaires sur Monet ou Cézanne ou Rodin,



mais leur permet de découvrir, à la place, des novateurs peu connus, August Macke (mort en 1916) par exemple, ou Gaudier-Brzeska (disparu en 1915, à 24 ans). Les « génies » et les « maîtres » sont peut-être monnaie courante dans les textes, c'est le prix à payer à l'académisme des dictionnaires, mais on sent, à leur ton parfois critique, que les rubriques ont été écrites par des êtres de chairs et de sang: ce n'est pas si courant.

1400 artistes et mouvements artistiques; il s'agit-là d'une contribution importante à la compréhension d'un siècle d'évolution de l'art de ce temps. Et... oui, on y trouve des rubriques sur Molinari, Riopelle, Borduas, et quelques autres.

La botte d'asperges de Manet

À TABLE AVEC
LES IMPRESSIONNISTES

Jocelyn Hackforth-Jones
Adam Biro, 160 pages

Marie Laurier

QUI N'A PAS imaginé un jour de recréer l'atmosphère du célèbre *Déjeuner sur l'herbe* de Paul Cézanne? Ou celui de Monet? De déguster *Les Fraises* d'Edouard Manet ou celles de Renoir dont la femme Aline avait la réputation d'être une cuisinière hors pair?

Qui n'a pas ressenti la mélancolie devant *L'absinthe* d'Edgar Degas, désiré savourer un gâteau à *La Pâtisserie* Gloppe de Jean Béraud? Qui n'a pas eu le goût d'entrer dans *La Petite poissonnerie de Honfleur* d'Eugène Boudin, d'aller à la *Cueillette des pommes* avec Pissarro ou celle des cerises en compagnie de Berthe Morisot?

De dîner dans *Le Jardin de Monet* à Giverny? D'admirer ce « défilé » éblouissant de *Fruits à l'étalage* de Gustave Caillebotte, d'acheter *Une botte d'asperges* de Manet? Et d'aller en pèlerinage à Arles dans



Le Restaurant Carrel où Van Gogh prenait ses repas et qu'il a immortalisé avant de s'installer dans la célèbre maison jaune?

Autant de goûts et de fantaisies que les peintres impressionnistes nous font partager dans leurs œuvres inspirées de leur génie de saisir les moindres détails de leur vie so-

ciale et familiale. Ceux de la bonne chère et de l'art culinaire n'étant pas les moindres, eux qui fréquentaient les cafés, les estaminets, les cabarets de Paris, et éternels errants, les auberges, les restaurants, les gîtes de la Provence, de la Bretagne et de la Normandie.

Car en plus d'admirer les illustrations des tableaux, selon cette thématique du bien boire et du bien manger, cet ouvrage de Jocelyn Hackforth-Jones offre cet autre avantage de nous faire voyager dans la Douce France, en nous proposant, relais charmants, des recettes de ces coins de pays que ces hédonistes savaient apprécier, imités en cela par de nombreux écrivains aussi célèbres. Voilà donc la peinture, la littérature et l'art culinaire, la Vie quoi, réunis dans cet album.

Rien ne nous empêche de nous mettre à nos fourneaux, le bel album posé sur un lutrin pour faire les petites *madeleines* si appréciées de Marcel Proust, le poulet en cocotte Père Lathuille, les poires Bourdaloue, le brochet au beurre blanc dont parle Zola dans *Le Ventre de Paris*.



Un dessin de Matisse illustrant un poème des *Fleurs du mal* de Baudelaire.

Des fleurs expédiées

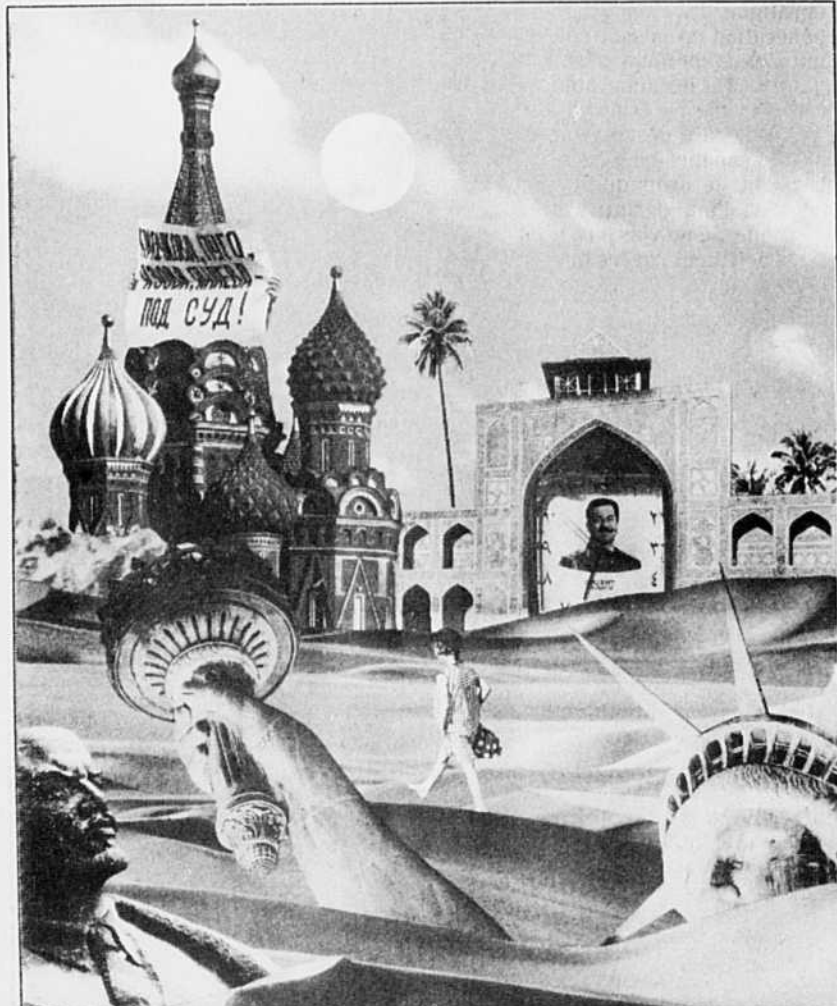
LES FLEURS DU MAL

Charles Baudelaire
illustrées par Henri Matisse
Hazan, 1991, 168 pages

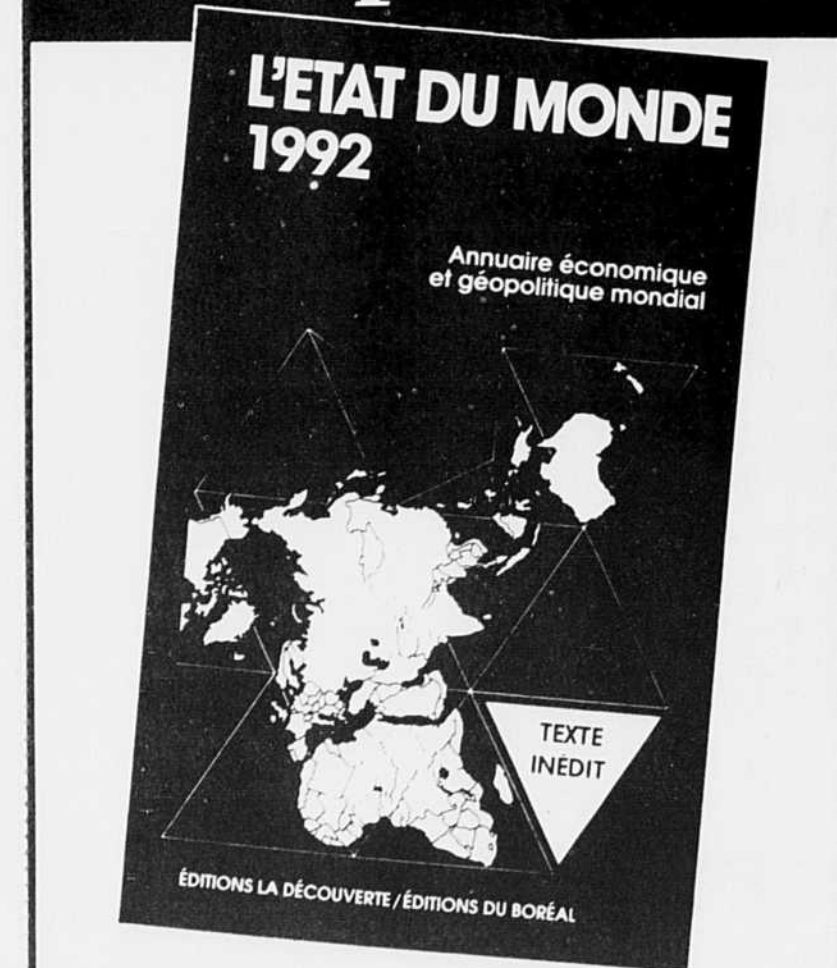
Odile Tremblay

IL Y A de ces rencontres entre poètes et peintres qui produisent des étoiles. Je me rappelle une certaine édition du *Bestiaire* de Guillaume Apollinaire illustrée par Raoul Dufy, où le dessin rehaussait, glorifiait le vers et vice versa. Je me rappelle chaque trait du chat passant parmi les livres et de l'écrevisse à reculons, et de la méduse à chevelure violette. Il y a de ces rencontres d'artistes qui sont des mariages en majesté... alors que d'autres hélas tiennent du rendez-vous manqué.

Les fleurs du Mal de Baudelaire illustrées par Matisse sont de celles-là, décevantes, non par les vers immortels du poète gravés ici sur beau papier texturé, mais par le crayon du maître qui expédie son bouquet de fleurs malades. J'ignore si Matisse a vraiment cherché à illustrer ici l'univers sulfureux du poète maudit. On dirait plutôt qu'il a gribouillé à la va-vite quelques visages de femmes à peine dessinés. Baudelaire méritait mieux. Et quand on voit une simple ébauche de traits illustrer « Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre » ou quatre coups de crayons rendre si maladroitement la chevelure profonde de la belle indolente baudelaire, on soupire auprès du génie de Matisse endormi sous une arche l'espace d'un album.



L'indispensable



L'actualité internationale à votre portée

640 pages 22,95 \$

Boréal

En collaboration avec:

LE DEVOIR

air Liberté



air Liberté

air Liberté

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 14

LA MAISEAU CHAPLEAU — Premier hiver à Sainte-Thérèse. Premier vrai Noël. Premières stupéfactions éblouies devant les éclats de rire du soleil se dardant sur tout. Ses rayons baliaient tout : glace, glaçons, neige, congères : au lieu de fondre, tout se durcit, l'affronte dans un corps à corps ironique. Le froid gagna longtemps. Cette lutte enchantée à laquelle nous participons, conscris, tous, contre le gel; repos de la nature qui devient, sans prévenir, la mort de l'homme s'il ne s'affaire à déjouer le froid. (Il y prend plaisir). Nous y avons tous pris plaisir, à vaincre l'hiver en nous d'abord. Relever ses défis nous donna la passion du risque, développa notre imagination, notre musculature, notre obstination, accrût notre imaginaire, notre langage poétique. Le génie artistique des Canadiens-français, si original, d'une expression unique et spécifique dans tous les domaines, y puisera éternellement.

Tout le temps de l'Avent, auréolé d'or, embué d'un mystère bleu révéla peu à peu aux enfants, tant sous la solaire enrobée de grisailles, que dans de pierres jonchées où la boue des herbes jaunasses buvaient avidement les premières neiges, que sous ce haut plafond nocturne où les constellations réarrangeaient le mystère, y ajoutaient et le dissimulaient encore par la voie lactée, et les étoiles, celles qui ont des noms de déesses, de fées, de reines, d'animaux héraldiques, et les constellations. (Comment les Anglo-saxons ont-ils bien pu traduire la charmante *Petite Ourse* par *Cassiope* ?)

J'ai toujours adoré ce chant profond qui ne se chante que pendant l'Avent. *Virgine Marie / Le divin soleil en vous caché / s'apprête à resplendir*. Il vient du Second Moyen-Âge (1). J'ai appris sa version la plus récente. Cent préparatifs amènent à l'apex de la plus grande fête de la Chrétienté : la Nativité.

Pour l'univers qui dort / Quel doux réveil / Quels chants d'amour / vont bientôt retentir !

Le choix en forêt, puis la décoration de l'arbre, les illuminations dans chaque foyer, les étreintes, le réveillon. Mais d'abord la crèche à l'intérieur de l'église. Puis la messe de minuit et ses cantiques venus des Vieux Pays qui composent la France de ces régions et de ces peuples, si divers de dialectes et de patois; et à quelques grandes langues structurées telles le basque et le breton, gardées par leurs génies tutélaires : leur poésie, leurs chants folkloriques. Les chants des pays d'Oc certainement, dont je ne sais identifier qu'un seul dialecte : l'auvergnat.

Ainsi donc, premier Noël à la Maison Chapleau. Elle était située en dehors du village et cependant en bordure de la rue principale, la rue Saint-Charles, mais en allant vers la campagne, les rangs, de l'autre côté du viaduc, où passait un train en hurlant sa belle phrase symphonique, puissante et large voix dans les soirs d'hiver. Ses deux notes aux harmoniques innombrables tant dans l'aigu (ou le moins grave) que dans le gravissime passionné, des gammes entières d'harmoniques, longues, amples, majestueuses dans la nuit...

Celle qui réussissait à se glisser avant l'autre dans la niche de pierre d'une extraordinaire profondeur : deux pieds et demi (notre père disait plus de trois pieds) — ce qui donnait la réelle épaisseur des murs de cette vieille demeure ancienne et historique, — appuyait son front contre la vitre intérieure, et l'autre, un peu en retrait (« sentait moins le froid », disait-elle). Contemplatives émerveillées de cette bête interminable, anelée, lumineuse, scintillante, d'un or chaud qui coulait et roulait, incrusté ça et là d'un feu de rubis, d'un feu d'émeraude : le train d'Ottawa, train du soir dont, comblées par la chance, nous entendions le cri annonciateur en déglissant la vitre à toute hâte. Nous ne manquâmes jamais son arrivée, son passage. Il évoquait vraiment la reptation d'un dragon d'ambre, de topaze et d'or. Et nous, assises aux premières loges !

Pourtant, elles étaient censées dormir, tout au moins somnoler, tout habillées sous leurs étreintes, les petites filles. L'une d'elles portait mon nom. Au bout du passage fumait le poêle portatif, chauffant à l'huile de lampe (son âpre odeur épanouie par une fine maille de bise qui trouvait toujours quelqu'interstice au bas des châssis doubles de la salle



de bain, et à s'immiscer chez nous).
À LA MANIÈRE DE SEI SHONAGON : *Choses charmantes à regarder* : Les écrevisses enterrant dans les parcs et les jardins glands, faines et noix rondes.
L'arrivée des geais bleus et des mésanges à ventre orange. Picorant dans la même mangeoire, maintenant et tout l'hiver; c'est adorable à voir.
Les ornements de Noël qui sont encore intacts.

☆☆☆

À la Foire de Saint-Janvier mon père avait eu la main heureuse; et pour trois chansons a acheté une partie des équipes de Lord Shaughnessy : une carriole à six places, plus le banc du cocher, un traîneau aussi large, (pour deux chevaux) : coussins bleu de Prusse broché or, peaux d'ours noirs doublées de feutre vert. Et, destinée à ses filles, une Sainte-Catherine. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu sa pareille. Jamais vu Sainte-Catherine aussi belle, aussi rouge, mieux que vernie : laquée ! (l'eut-on juré) ; ni aussi haute sur ses très hauts patins de laiton étincelant comme de l'or, d'une courbure des plus fines, du plus beau sinuex, non plus que de la vague ondulée, la plus gracieuse du monde, de sa nacelle profonde et spacieuse, garnie aussi de peaux d'ours noirs à poils fournis. Je pense toujours que la Sainte-Catherine est le traîneau, pour un cheval unique, le plus joli qui soit. Sortant par la grande barrière, la nôtre guettait un intervalle entre les barlots (j'écris le mot tel que tout le monde le prononçait). Elle rentrait dans le défilé des bons et solides berlots de bois épais, rouge sauvage, vert sapin, brun doux de noix, (ou de ce bleu prussien tiré je ne sais de quoi, qu'on retrouvait sur les armoires et les berçantes).

Traîneaux d'habitants tout bondés d'enfants entuqués jusqu'aux yeux, de femmes portant couvertes en pointe sur leurs manteaux, d'hommes à tuques beiges ou grises et ceintures fléchées... Et dans ce concert de grelots de cuivre travaillés en creux, de clochettes de fer cousus aux traits et aux attelages d'où s'élançaient les Joyeux Noël ! Joyeux Noël !, entre les parois de neige impeccablement tassées par des mains fortes et de vrais bras d'hommes allongés de pelles — bras de géants ! Cortège héroïque aux allures de cavalcade ! Et à l'appel des cloches pour la première messe, la Sainte-Catherine, haute, légère, attelée au gris, menée par Michaël (qui, comme sa femme ne parlait qu'allemand) sortait du rang et presque aérienne prenait la tête, menant sous le regard maternel et fier d'une Gretchen, paysanne du Wurtemberg et chez nous, cuisinière, — deux petites Canadiennes-françaises qui chantaient à tue-tête l'*Adeste Fideles* (Michaël et Gretchen, catholiques, eux aussi) — afin d'enchanter et d'endormir la nostalgie des jeunes immigrants, et leur donner un avant-goût de notre messe de minuit.

(1) Second Moyen-Âge : l'expression est de Marc Bloch — Il désigne l'époque d'après les grandes invasions qui est aussi celle de l'institution de la Société féodale au début du 11^e siècle, ou à tout le moins de sa structuration en système cohérent établi dans toute la chrétienté.

Serge Truffaut

LA SEMAINE de 40 heures est arrimée au « Front popu » de Léon Blum comme la guerre civile espagnole à George Orwell. L'esthétisme froid et terne de la cinéaste « nazilarde » Leni Riefensthal est un assassinat culturel qu'encouragea l'Action française de Charles Maurras à l'époque où Blémia Borowicz photographia le mariage de Charlot avec Paulette Godard. Blémia, Boro pour les copines et les copains, fut le maître du cliché noir et blanc des années trente, cette décennie grise d'un siècle sombre. Ses témoignages sur cette époque, ses aventures, ont fait l'objet de deux bouquins remarquables : *La dame de Berlin* et *Le temps des cerises* chez Fayard.

Il y a une semaine, on a rencontré l'alter-ego de Boro. En fait, on a vu l'un de ses créateurs. Son identité ? Dan Franck. Avec sa moustache, sa casquette de « prolo » qu'il visse sur sa tête à la manière des voyous que Francis Carco décrivait dans ses romans, sa canadienne en cuir noir, son chandail noir, son pantalon noir et ses chaussures toutes aussi noires, Dan Franck est autant le miroir physique de Boro, l'amoureux de *La dame de Berlin*, l'aventurier de *Le temps des cerises*, qu'il est l'auteur sensible de *La séparation* qui lui a valu le Renaudot 1991.

Sur Boro, il est expansif. Sur *La séparation*, paru au Seuil, il est discret. Il est d'autant plus discret que par pudeur on s'est abstenu de le harceler de questions afin de déterminer avec exactitude si le « il » de ce drame sentimental qu'est *La séparation* était Dan Franck « lui-même en personne ». De toute façon, l'autopsie que signe cet auteur aux bords de la quarantaine sur l'éloignement progressif de deux êtres qui se sont aimés est d'un tel réalisme que...

Alors, pourquoi il est né Boro ? « De mon ras-le-bol des pavés de plage. Tous ces best-sellers qu'on sort à la veille de l'été ne sont que des merdes. Pendant des années, j'ai été négro. Cela m'a permis de bien connaître le monde de l'édition et ses coutumes. C'est dans ce contexte que j'ai eu l'idée de Boro. À ce moment-là, je ne connaissais pas Vautrin. Je pensais m'associer à un autre de mes amis écrivains ».

Comment Vautrin est-il arrivé dans le portrait ? « Dans un salon du livre. Nous nous sommes rencontrés à la faveur de séances de signatures. On a sympathisé. On s'est fait un party whisky-Pailliac qui nous a permis de constater que nous aimions tous les deux les années 30 et que notre regard sur le monde n'était pas différent. Lui et moi, c'est fondamental, nous avons beaucoup d'affection pour les petites gens. Bref, c'est là que nous avons décidé de faire quelque chose ensemble ».

Mais Boro, comment avez-vous brossé son portrait ? « On s'est choisi un éditeur. Balland, puis, une demi-heure avant de le rencontrer, Vautrin et moi nous sommes retrouvés dans un bistrot. Et là on a construit, on a créé Boro. Nous sommes allés voir Balland. Et on est ressorti de son bureau avec un contrat en poche. Puis il y a une entente avec Fayard, l'éditeur de Jean ».

Et entre vous quelle entente avez-vous établie ? Quelle division du travail avez-vous arrêtée ? « D'abord, tout le monde s'est mis d'accord pour que nos livres respectifs ne sortent pas en même temps. Puis nous avons fait un découpage en cinq tomes des aventures de Boro. Le premier (*La dame de Berlin*), c'est la montée des

DAN FRANCK

Un voyou désabusé

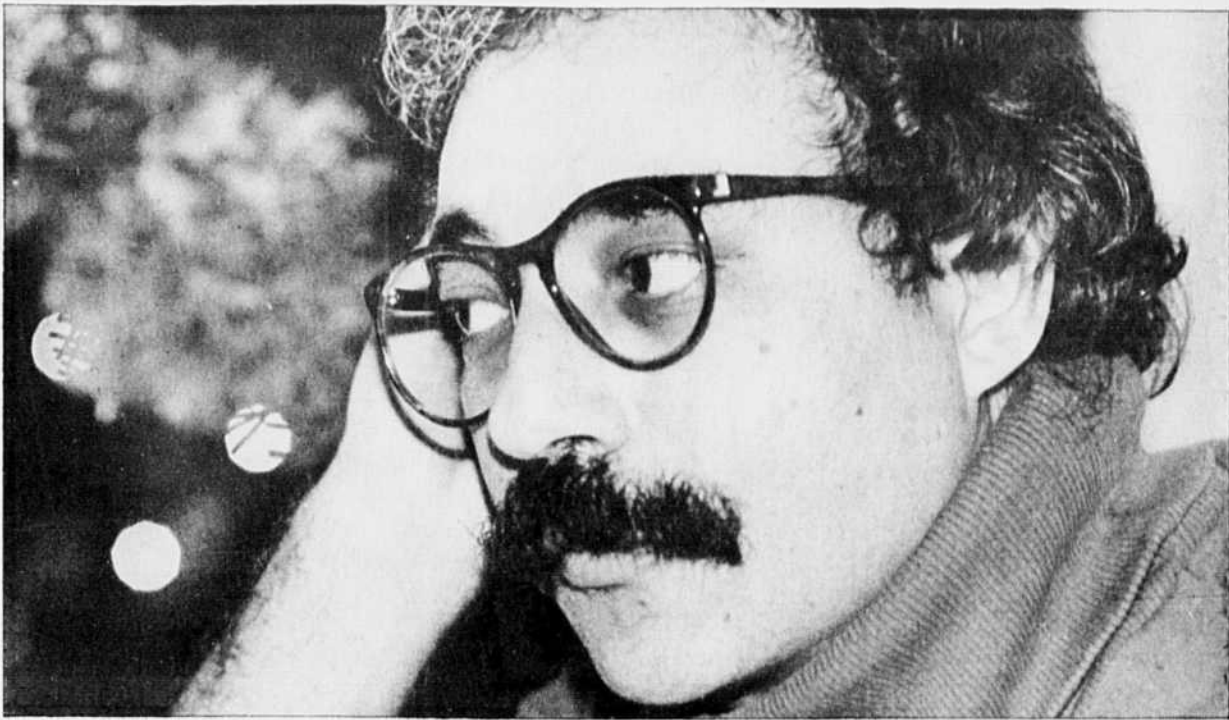


PHOTO JACQUES NADEAU

Dan Franck

périls, surtout du nazisme, mais c'est également cette époque joyeuse que fut le Front populaire. Le tome 2, c'est la guerre civile espagnole. Lorsqu'on étudie cette guerre, on constate que toute l'histoire de l'Europe y est contenue. Le prochain tome commencera alors que Boro est prisonnier en Espagne. Il se terminera en mai 40 à Paris ».

Comment vous et Vautrin travaillez ? Qui fait quoi ? « Si dans notre aventure, l'histoire est très importante on fait attention de ne pas tomber dans la thèse. On se documente, c'est sûr. Mais... En fait, on travaille beaucoup avec les photos. On étudie les clichés d'époque. Ce qui nous importe c'est davantage la vie quotidienne des gens qui ont vécu cette époque que l'Histoire ».

« Maintenant, pour ce qui est du qui-fait-quoi on fonctionne très simplement. On progresse l'un après l'autre. On évolue par escalier. Lorsque, par exemple, c'est moi qui écris, je fais autant de chapitres que je veux jusqu'à ce que j'en ai marre. Puis j'envoie mon manuscrit à Vautrin qui prend le relais et ainsi de suite ». Et le style ? « Nous avons des écritures très différentes. Jean a un style ample. J'ai un style plus serré. Ramassé. Résultat : il ajoute à mon texte et je coupe dans le sien. Chose étonnante, on s'est pas engueulé une fois. Nous n'avons jamais eu de confrontation ».

Pourquoi un laps de temps si long entre les deux premiers tomes ? Le premier a connu un immense succès, vous auriez pu sortir le deuxième beaucoup plus rapidement ? « On a conçu ce travail comme un travail de très longue haleine. En tout, Boro va prendre 10 ans de notre vie. Et comme nous ne voulons pas saboter l'histoire, on ne se presse pas. Et puis, il faut dire que chacun de notre côté nous avons nos propres bouquins. Dès que je rentre à Paris, je vais me remettre à Boro. C'est amusant, parce qu'on va commencer le troisième tome simultanément à la diffusion télé de l'adaptation, en feuilleton, des aventures de Boro. Qui campe Boro ? « Robin Renucci ».

Boro après *La séparation*, c'est un changement radical ? « L'idée de me replonger dans les aventures de Boro après *La séparation* est très apaisante. D'autant que de *La séparation* on a vendu plus de 150 000 exemplaires jusqu'à présent. Cela est angoissant. Se retrouver tout à coup avec un lectorat si important,

cela me fait peur ».

Dans *La séparation*, pour intensifier l'impact dramatique, pour marquer au maximum le lecteur, vous égratignez ici et là les gens de votre génération en posant sur eux un regard extrêmement désabusé. Pourquoi un tel détachement, pourquoi tant d'ironie ? « D'abord, il faut dire que ce regard désabusé je leur porte autant sur mes copains que sur moi. Cela dit, je crois que ce sentiment découle d'une certaine impuissance politique. Je ne vois pas, comme mes amis ne voient pas, ce que nous pour-

rions faire politiquement. Ceux qui étaient cadres dans les groupes gauchistes, aujourd'hui sont cadres tout court. Ma part politique, elle passe désormais par Boro. Je vois pas ce que je peux faire d'autre ».

« C'est à cause de tout cela... Que le PS applique des politiques de droite, il y a de quoi être désabusé. Non ! C'est pour cela que dans *La séparation*, j'ai égratigné ces gens. Pour moi, ce qui compte désormais c'est de respecter l'engagement minimum consistant à être cohérent avec soi et à ne pas être... indigne ».

DONNEZ-LUI UN PAYS!

ÉTRANGERS!

roman
André Montambault

291 pages
18,95\$

En vente dans toutes les librairies.

LOGIQUES

C.P. 10, succ. «D», Montréal (Québec)
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182



Xavière Sénéchal

UN JOUR, L'AUORE

Premier ouvrage de Xavière Sénéchal, *Un jour, l'aurore* — roman sur l'adolescence, le suicide et la folie — est d'autant plus troublant que l'auteur y révèle un irrépressible goût de vivre. On aura rarement abordé des sujets aussi graves avec une pareille sensibilité et une telle justesse. 160 pages — 16,95 \$

LA VIE À MORT

Le suicide est l'expression suraiguë d'un inconfort général qui va s'accroissant, la recherche désespérée d'un principe de vie. Et si le suicide n'était qu'une maladie de l'âme? Dans ce «journal d'une suicidaire», deuxième ouvrage de Xavière Sénéchal, celle-ci postule pour un droit de parole ouvert aux suicidaires. 160 pages — 16,95 \$



Quinze



LA SÉPARATION
par Dan Franck
Ed. du Seuil
19,95\$

LE TROISIÈME MENSONGE
par Agota Kristof
Ed. du Seuil
19,95\$

L'OBEISSANCE
par Suzanne Jacob
Ed. du Seuil
19,95\$

MES PREMIERS MINISTRES
par Claude Morin
Ed. Boréal
29,95\$

REVUES LIVRES DISQUES

Champigny 4380, SAINT-DENIS, MONTRÉAL, QC
H2J 2L1 Tél.: (514) 844-2587
MONT-ROYAL Fax: (514) 848-0169

APRÈS GEORGES BRASSENS, FÉLIX LECLERC, VOICI GILLES VIGNEAULT.

À cet homme exceptionnel, magicien du verbe et du rythme, Jean-Paul Sermonet consacre l'album le plus authentique. Une étude exhaustive de l'oeuvre et de la vie du poète.

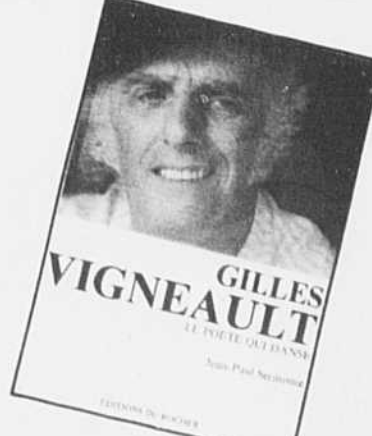
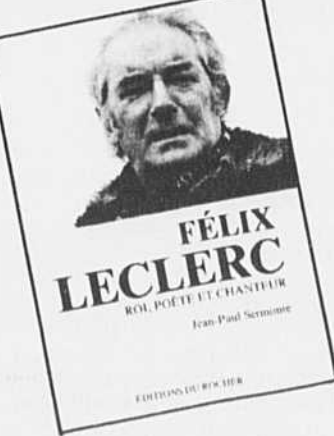
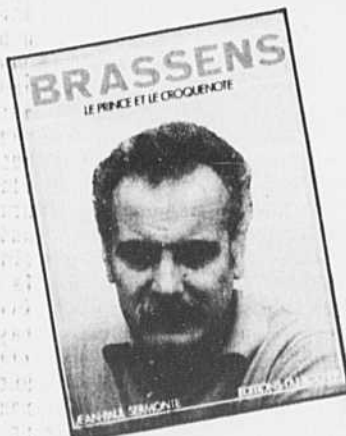
Plus de 150 photos, une discographie complète et enfin, sous forme de témoignages, les regards tendres et complices de Yves Duteil, Léo Ferré, Michel Rivard, et plusieurs autres...

UN VOYAGE À TRAVERS NOS RACINES!

185 pages — 59,95\$

Édition de luxe sous coffret, à tirage limité et numéroté — 125,00\$

Editions du Rocher



Le Noël du bédéiste

BANDES DESSINÉES

SILENCE

Didier Comès
Éditions Casterman

THE COMPLETE COLOR POLLY AND HER PALS

Cliff Sterrett
Éditions Kitchen Sink

Pierre Lefebvre

QUOI DE MIEUX à offrir à un amateur de bande dessinée que de super-

bes éditions se rapprochant du livre d'art. À ce chapitre laissez-moi vous suggérer deux rééditions parues en 1991. Tout d'abord *Silence*, de Didier Comès, un récit de sorcellerie paru aux Éditions Casterman en 1979. Sa façon de jouer avec le noir et blanc, l'un servant constamment de repoussoir à l'autre et vice-versa, confère à son dessin une tension interne, une

vivacité souterraine, tout à fait en accord avec l'atmosphère trouble de cette histoire de vengeance et de magie noire. Il s'agit là non seulement de la première grande œuvre de Comès, mais de sa plus accomplie, n'ayant pas su encore, depuis, remplir toutes les promesses qu'elle contient. La présente édition est fort belle, couverture cartonnée, papier

glacée, et contient des aquarelles inédites de l'auteur.

Dans un autre registre, les éditions Kitchen Sink ont entrepris la réédition complète des *sunday pages* de *Polly and her Pals* de Cliff Sterrett, dont le tome 1 est désormais disponible. *Polly and her Pals* est de la foulée de cette grande période de la BD américaine que sont les années 1920-30, et qui nous donna, entre autres, *Little Nemo* de McCay et *Krazy Kat* de Herriman. Comme beaucoup

d'œuvres de cette époque, *Polly and her Pals* est avant tout une œuvre de composition. Dans une dynamique se rapprochant énormément des *cartoons* hollywoodiens du moment, *Polly and her Pals* relatent les débordements d'une famille et de leurs amis. Bien que la période couverte dans ce volume ne contienne pas les formidables moments surréalistes de cette œuvre, vous serez fasciné par cette inventivité que l'on retrouve trop rarement dans les productions contemporaines.

Champigny

DE TOUT, POUR TOUS, ET EN GRAND!

Illust. de Gilles Tibo, tirée de Simon et les flocons de neige, Éd. Livres Toundra.



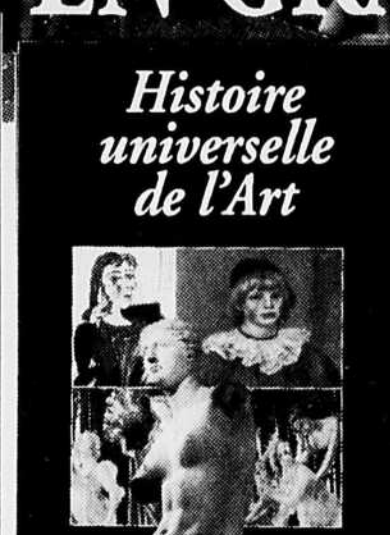
LA LETTRE DU PÈRE NOËL
Éd. ÉCOLE DES LOISIRS
rég. 17,95 \$ 12,95 \$



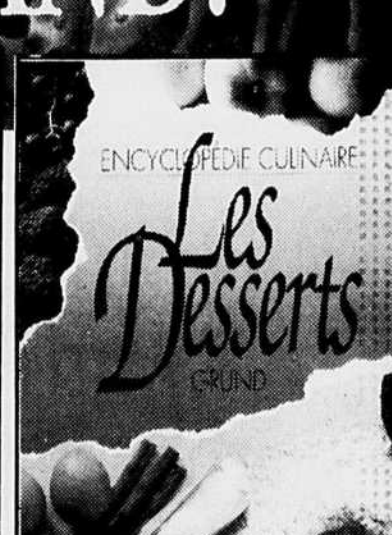
HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS
Éd. LAROUSSE
rég. 195,00 \$ 145,00 \$



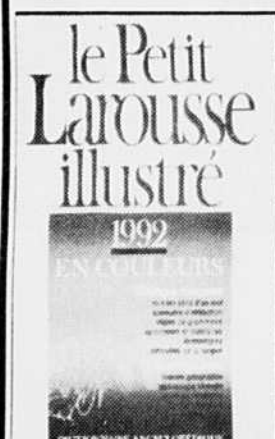
LIVRES D'AFFICHES (24 titres disponibles)
Éd. TASCHEN
rég. 9,95 \$ 6,95 \$



HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ART
Éd. SOLAR
rég. 69,95 \$ 52,50 \$



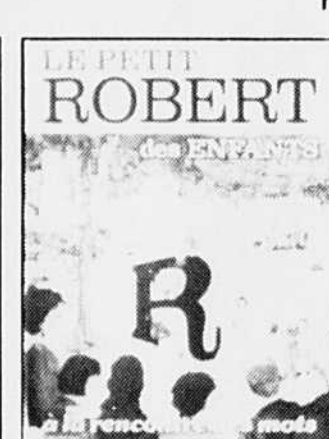
LES DESSERTS Encyclopédie culinaire
Éd. GRUND
rég. 39,95 \$ 29,95 \$



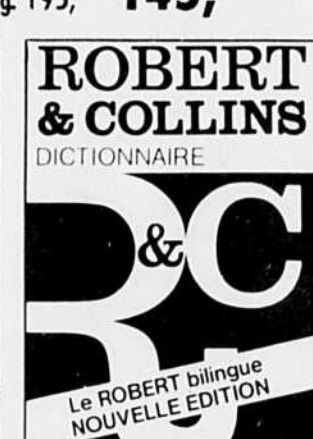
LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ
COULEURS
Éd. LAROUSSE
rég. 54,95 \$ 41,95 \$



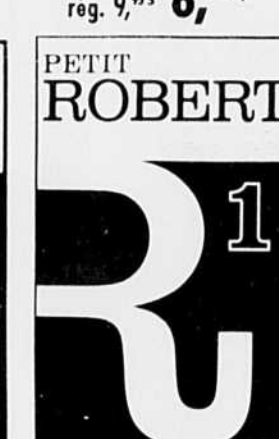
MÉMO LAROUSSE
Éd. LAROUSSE
rég. 79,95 \$ 59,95 \$



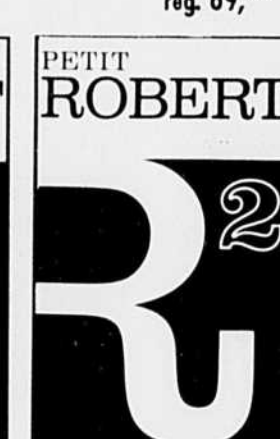
LE PETIT ROBERT DES ENFANTS
Éd. ROBERT
rég. 36,95 \$ 29,95 \$



ROBERT & COLLINS
Éd. ROBERT
rég. 36,95 \$ 29,95 \$



LE PETIT ROBERT 1
Éd. ROBERT
rég. 66,95 \$ 44,95 \$



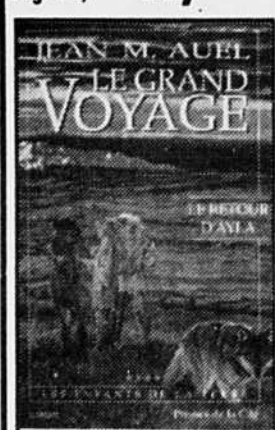
LE PETIT ROBERT 2
Éd. ROBERT
rég. 79,95 \$ 66,95 \$



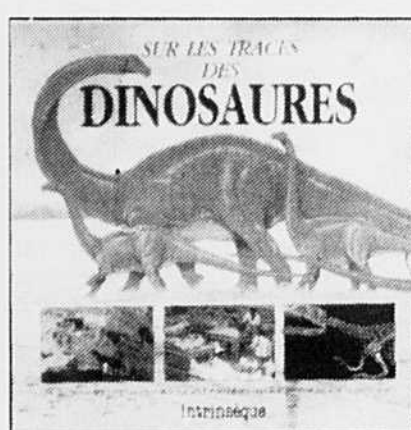
HACHETTE LE DICTIONNAIRE COULEURS
langue française, noms propres
Éd. HACHETTE
rég. 59,95 \$ 49,95 \$



ALBUMS COURTE ÉCHELLE (44 titres)
Éd. COURTE ÉCHELLE
rég. 7,95 \$ 5,95 \$



LE GRAND VOYAGE
par Jean M. Auel
Éd. PRESSES DE LA CITÉ
rég. 29,95 \$ 22,50 \$



SUR LES TRACES DES DINOSAURES
Éd. INTRINSÈQUE
rég. 29,95 \$ 22,50 \$



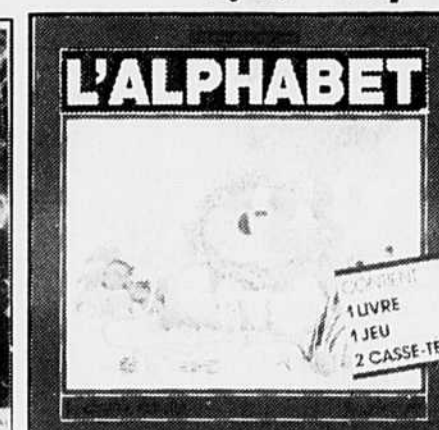
UNE FEMME
par Alice Parizeau
Éd. LEMÉAC
rég. 24,95 \$ 19,95 \$



CORRESPONDANCE 1913-1938
par Françoise Dollo
Éd. HATIER
rég. 59,95 \$ 44,95 \$

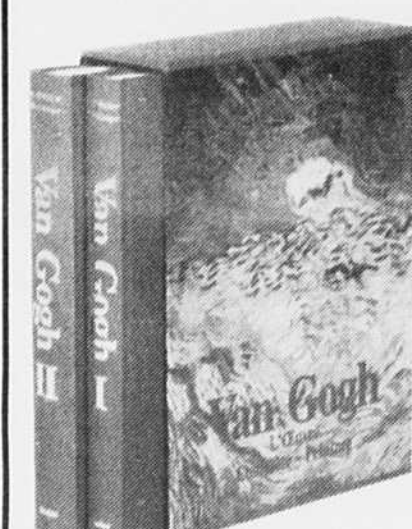


RIOPELLE
par MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Éd. ALBERT-RENÉ
rég. 49,95 \$ 39,95 \$

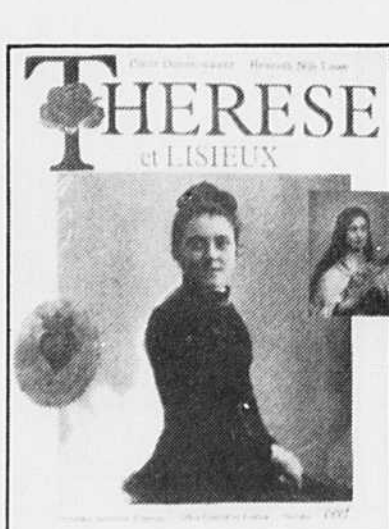


Catherine Bérubé
fera la démonstration de ces coffrets-jeux le samedi, 21 déc. de 14h à 16h chez Champigny.

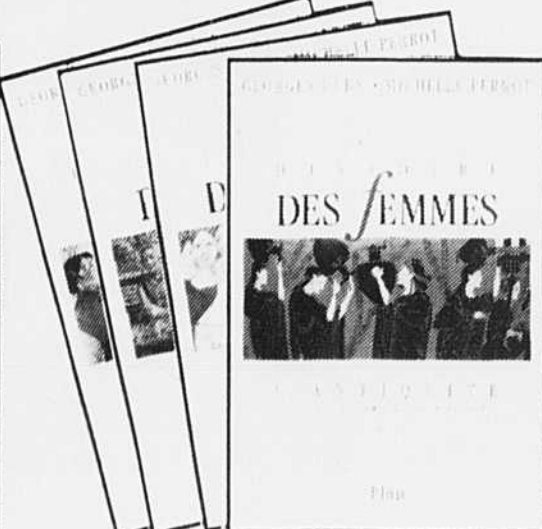
COFFRET-JEU (4 titres)
1 livre-1 jeu-2 casse-tête
Éd. LA COURTE ÉCHELLE
rég. 19,95 \$ 14,95 \$ ch.



COFFRET VAN GOGH (2 volumes)
L'ŒUVRE COMPLETE-PEINTURE
Éd. TASCHEN
rég. 99,95 \$ 64,95 \$



THÉRÈSE ET LISIEUX
Éd. CERF
rég. 49,95 \$ 37,50 \$



HISTOIRE DES FEMMES (4 volumes)
par G. Duby et M. Perrot
Éd. PLON
rég. 239,95 \$ 179,95 \$



ASTÉRIX LA ROSE ET LE GLAIVE
Par UDERZO
Éd. ALBERT-RENÉ
rég. 10,95 \$ 7,95 \$



CE GROS PÈRE NOËL
Éd. Kaléidoscope
rég. 19,95 \$ 14,95 \$

Prix en vigueur du 19 au 24 déc. incl.

OUVERT 7 JOURS DE 9H À 22H STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

REVUES LIVRES DISQUES

Champigny

4380, SAINT-DENIS, MONTRÉAL, QC

H2J 2L1

Ⓜ MONT-ROYAL

TÉL.: (514) 844-2587

FAX: (514) 848-0169